

Fondation wallonne Pierre-Marie et Jean-François Humblet

*Les noms de rue
Louvain-la-Neuve*

- Dossier pédagogique n°1 -



Louvain-la-Neuve

PUBLICATIONS DE LA
Fondation Wallonne P.-M. et J.-F. Humblet

Série Dossiers pédagogiques

*Les noms de rue
Louvain-la-Neuve*

- Dossier pédagogique n°1 -

sous la direction de Caroline SAPPIA
avec la collaboration de Luc COURTOIS et Jean PIROTTE

Louvain-la-Neuve, 2000

D/2000/6404/01
ISBN 2-9600072-4-7

© 2000 by Fondation Wallonne Pierre-Marie et Jean-François Humblet
Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation,
y compris les microfilms, réservés pour tous pays.
Mise en page : Caroline SAPPIA

Imprimerie Oleffe • court-saint-étienne • Belgique

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
CRÉATION DE LOUVAIN-LA-NEUVE	5
<i>Quelques dates clés...</i>	5
<i>Fiche étymologique de Louvain-la-Neuve</i>	7
LA TOPONYMIE DE LOUVAIN-LA-NEUVE COMME LIEUX DE MÉMOIRE	7
<i>La toponymie urbaine</i>	8
<i>Définition des “déterminants” et “déterminés”</i>	8
<i>Les déterminés wallons</i>	8
PROMENADE N°1 :	
QUARTIERS DU BLOCRY ET DE L’HOCAILLE	10-16
PROMENADE N°2 : LE CENTRE URBAIN	17-26
PROMENADE N°3 :	
QUARTIERS DU BIÉREAU ET DES BRUYÈRES	27-38
PUBLICATIONS DE LA FONDATION WALLONNE P.-M. ET J.-F. HUMBLET	42

INTRODUCTION

Ce dossier pédagogique est le complément de l'ouvrage *Les noms de rue de Louvain-la-Neuve*¹ (Louvain-la-Neuve, 1999) et du CD-Rom intitulé *Toponymie urbaine*² (Bordeaux, 2000) réalisés avec le soutien de la Communauté européenne, Programme Socrates éducation des adultes. Son propos est d'initier tout promeneur intéressé, du plus jeune au plus âgé, à la toponymie comme lieu de mémoire c'est à dire aux noms de rues en tant que révélateur du passé et du présent des communautés humaines qui habitent ces lieux. Le présent dossier porte sur la toponymie et l'histoire de de Louvain-la-Neuve.

Depuis quelques années, la Fondation wallonne Pierre-Marie et Jean-François Humblet de Louvain-la-Neuve a entrepris de réfléchir sur les «lieux de mémoire», ces portions d'espace auxquelles la mémoire collective confère une signification symbolique dans laquelle une communauté se reconnaît. Sélectionnant les événements du passé auxquels elle s'identifie à un moment donné de son histoire, projetant ses rêves et ses limites, ses espoirs et ses craintes, cette communauté investit «ses» lieux d'une fonction mémorielle, toujours subjective, et les remodèle sans cesse au gré de ses changements identitaires. Subjectifs et changeants, les lieux de mémoire participent certes d'une construction mythique, mais une société peut-elle vivre sans mythes fondateurs, sans utopies qui alimentent l'agir collectif ? Pour l'historien des mentalités, la mémoire collective apparaît bien comme une construction sociale toujours en décalage par rapport à l'histoire érudite, mais en tant qu'elle exprime la conscience qu'une collectivité a d'elle-même à un moment donné, elle mérite toute son attention. C'est dans cette perspective qu'en octobre 1997, la Fondation a organisé un colloque de deux jours consacré au thème des «Lieux de la mémoire wallonne», au cours duquel géographes, sociologues, historiens, linguistes, ethnologues et pédagogues ont cherché à réfléchir sereinement sur les lieux de mémoire de la Wallonie, les lieux éventuellement chargés de signification, les lieux vivants où passé et présent se rejoignent dans la recherche de sens à donner aux choses et à la marche du temps³.

Parmi les thèmes abordés lors de ce colloque figurait en bonne place la ville de Louvain-la-Neuve, mémoire vivante de la crise de l'Université des années 1960 et du «Walen buiten»⁴. En effet, l'amertume provoquée par l'affaire de Louvain déboucha sur la volonté de profiter d'un transfert devenu inévitable pour tenter de faire du neuf, tant dans le domaine universitaire que sur le plan urbanistique et architectural. L'option prise était de fonder une véritable ville nouvelle plutôt qu'un simple campus. Le choix opéré par la Commission de toponymie instituée par l'Université d'inscrire notamment le patrimoine wallon dans les noms de rue de la cité universitaire font doublement de Louvain-la-Neuve un lieu de mémoire de Wallonie. Par son existence même, tout d'abord, la ville témoigne de la capacité d'une région pourtant meurtrie par les restructurations économiques de se mobiliser pour faire face aux défis de

1. *Les noms de rue de Louvain-la-Neuve*, sous la direction de Luc COURTOIS, avec la collaboration d'Isabelle LEJEUNE et Jean PIROTTE, Louvain-la-Neuve, 1999.

2. CD-Rom *Toponymie urbaine*, réalisé conjointement par la Fondation Wallonne P.-M. et J.-F. HUMBLET (Louvain-la-Neuve), le Centre Multimédia Montaigne (Université de Bordeaux 3) et l'Université d'Uppsala, Bordeaux, 2000 (Communauté européenne, Programme Socrates éducation des adultes).



3. *Entre toponymie et utopie. Les lieux de la mémoire wallonne* (Publications de la Fondation wallonne P.-M. et J.-F. Humblet. Série Recherches, t. II), sous la dir. de L. COURTOIS et J. PIROTTE, Louvain-la-Neuve, 1999, 324 p.

4. L. COURTOIS, *Louvain-la-Neuve : du «Walen buiten» à l'affirmation wallonne*, *ibid.*, p. 265-283. Pour rappel, le slogan «Walen buiten» synthétise la revendication flamande, au cours des années 1960, de voir la section francophone de l'Université quitter Leuven et s'installer en Wallonie.

l'avenir. Par sa toponymie, ensuite, elle rend un hommage discret à la terre et aux hommes de Wallonie et, par là, peut contribuer à l'indispensable prise de conscience de la richesse de son patrimoine.

Dans les cités de vieille urbanisation, la désignation des noms de rue s'est opérée sur une longue période et la toponymie contemporaine a généralement conservé, comme les sédiments d'une histoire collective progressivement occultée par les réalités nouvelles, de nombreuses traces des usages, faits et gestes qui furent, en leur temps, importants et signifiants pour les populations locales. Dans les villes neuves également, la toponymie exprime, outre la volonté délibérée de promouvoir certaines valeurs actuelles, la vision reconstituée d'un vieux patrimoine. Dans les deux cas, la toponymie apparaît comme un lieu extraordinaire de mémoire collective, dont le fonctionnement et le contenu propres sont rarement explicités aux usagers. Or, ce qui s'exprime à travers l'acte de nommer des lieux familiers, c'est la production de tout un imaginaire collectif, où s'interpénètrent identité régionale (toponymes liés au folklore, aux traditions populaires, à la géographie des lieux, à la langue ancienne, à l'histoire locale, etc.) et culture européenne, universelle pourrait-on dire (à travers des noms qui évoquent les artistes, les guerres, les idéaux partagés, etc., qui constituent un héritage et un bien commun propres aux divers peuples européens).

Inventorier les interpénétrations régionales et internationales d'une culture européenne qui s'exprime à travers les noms de rue et, par là, initier indirectement au fonctionnement de la toponymie, tels sont, en quelques mots, les objectifs de ce projet consacré aux noms de rue de Louvain-la-Neuve. Ces objectifs, dans la mesure où ils cherchent à permettre aux usagers de la ville de se réapproprier une forme de «leur» mémoire, ont retenu l'attention du Programme Socrates éducation des adultes de la Communauté européenne, qui a largement financé ce projet. Intégré dans un contexte européen, celui-ci a été mené en partenariat, d'une part avec Béziers, ville médiévale offrant une double tradition toponymique occitane et française, d'autre part avec Uppsala, ville entièrement reconstruite au XVII^e siècle et dont la toponymie a fait l'objet d'une reconstitution inspirée par l'esprit de l'époque dite de «grande puissance» suédoise. Cette collaboration a donné naissance à un CD-Rom intitulé *Toponymie urbaine* qui présente les résultats des recherches menées par les trois partenaires.

Voici les questions qui nous ont amené à réaliser ce dossier pédagogique. Ces quelques pages nous invitent à la promenade à travers trois parcours : le premier dans les quartiers de Blocry et de l'Hocaille, le second dans le centre urbain et le troisième dans les quartiers du Biéreau et des Bruyères. Avant de prendre part à la «ballade», le contexte de la création de la ville nouvelle, l'étymologie du nom de «Louvain-la-Neuve» ainsi qu'une définition de la toponymie et de ses composantes introduisent le dossier. Au fil des promenades, vous trouverez quatre types de renseignements : en premier lieu, les données directionnelles sur le parcours à emprunter sont marquées par le sigle  ; ensuite les textes marqués d'un livre ouvert  et illustrés des plaques de rue correspondantes fournissent, lorsque le «déterminant» du toponyme le justifie, des informations détaillées qui explicitent son sens ; les troisièmes types d'informations éclairent le visiteur sur les œuvres d'art (fresques, sculptures et fontaines...) qui parsèment les rues et les espaces verts de Louvain-la-Neuve (le texte est encadré et les caractères sont en italiques) ; et, enfin, les différents parcours sont tracés sur les plans des quartiers de Louvain-la-Neuve que le lecteur trouvera en annexe.

Alors, à vos souliers, ouvrez grands vos yeux et laissez-vous baigner par l'histoire de ces femmes et de ces hommes qui habitent nos rues, par la description d'une plante de nos régions ou du folklore, encore bien vivants, du carnaval ou par l'histoire de cette université qui fête cette année son 575^e anniversaire...

CRÉATION DE LOUVAIN-LA-NEUVE

Louvain-la-Neuve est une ville nouvelle, mise en chantier par la section francophone de l'Université catholique de Louvain à la fin des années 1960, à la suite de l'expulsion des francophones de la ville de Louvain située en Brabant flamand. Si la ville est récente, son existence s'enracine cependant profondément dans l'histoire de Belgique.

L'université installée aujourd'hui à Louvain-la-Neuve est tout d'abord la lointaine héritière de l'ancienne université médiévale fondée en 1425 à Louvain par le pape Martin V, supprimée en 1797 par le Régime français et restaurée en 1834 par les évêques belges.

La scission en 1968 de l'ancienne université unitaire en deux nouvelles universités flamandes et francophones suite au «*Wallen Buiten*» et l'installation de cette dernière en terre romane, ensuite, apparaissant comme une étape significative d'un long processus de remodelage de l'État unitaire francophone mis en place par la révolution belge de 1830 au profit d'un État fédéral plus respectueux de ses composantes régionales.

Amenée, sous la pression du mouvement flamand à quitter la ville qui avait hébergé des générations d'étudiants wallons pendant plus de cinq siècles, l'Université catholique de Louvain a cherché à relever positivement le défi : refusant le concept du campus suburbain qui inspirait alors la plupart des réalisations universitaires dans le monde, elle a opté pour la création d'une véritable ville, novatrice sur le plan architectural et urbanistique.

Quelques dates clés...

- **1960-1961** : L'évolution démographique et la démocratisation de l'enseignement ont pour conséquence que le nombre d'étudiants néerlandophones dépasse pour la première fois le nombre d'étudiants francophones, ce qui implique un nombre croissant de nominations d'enseignants flamands, moins ouverts que la génération précédente à la culture française.
- **1962-1963** : Depuis le début de la décennie, le gouvernement procède à une révision des lois linguistiques dans le sens d'un renforcement de l'homogénéité culturelle fondée sur le droit du sol.
Ces lois linguistiques accordent un certain nombre de facilités scolaires aux francophones en matière d'enseignement fondamental et secondaire destiné aux enfants du personnel universitaire francophone. Cela suscite l'opposition flamande qui craint alors une «école de caste».
- **1962** : Constitution d'une commission de professeurs et d'étudiants des deux régimes linguistiques pour tenter de trouver une solution à l'agitation communautaire à Louvain.
- **1962** : Décision des évêques de diviser les facultés en deux sections ayant chacune leur propre doyen et délibérant séparément, ce qui a pour conséquence, six mois plus tard, l'autonomie complète des deux régimes linguistiques.
- **1963** : Au sein des deux régimes linguistiques, on commence à parler d'un transfert possible d'une partie ou de toute la section francophone de l'Université de Louvain en Wallonie (surtout de la faculté de médecine qui pose particulièrement problème vu le manque de patients francophones dans la région de Louvain et la question des stagiaires francophones soignant des malades néerlandophones).
- **1963** : Acquisition par l'Université de Louvain de terrains à Woluwe-Saint-Lambert en vue

de transférer en région bruxelloise, largement francophone, au moins les doctorats.

- **1965** : La loi du 9 avril 1965 sur l'expansion universitaire autorisant les solutions suivantes pour l'Université : du point de vue francophone, la Faculté de médecine obtient le feu vert pour s'installer à Woluwe-Saint-Lambert, tandis que le reste l'Université obtient le droit de se développer dans le canton de Wavre. Les déclarations maladroites de responsables francophones sur un grand Louvain, élargi au triangle Louvain-Woluwe-Wavre, mettent le feu aux poudres : pour les Flamands, ces déclarations ravivent l'angoisse de la «tache d'huile» francophone de Bruxelles se répandant dans le Brabant flamand. Les étudiants flamands commencent à manifester aux cris du célèbre : «*Walen buiten*» («Les Wallons dehors»).
- **1966** : Le 13 mai 1966, les évêques réaffirment leur volonté de maintenir l'unité de l'institution et de lui garder son siège à Louvain, tout en prenant une série de mesures visant à renforcer l'autonomie des deux sections.
- **1966** : Suite à la loi d'expansion universitaire de 1965, 150 hectares de terrains sont acquis sur le plateau de Lauzelle à Ottignies en septembre 1966. Le reste sera acquis plus tard.
- **1966-1967** : Si l'année scolaire 1966-1967 se déroule dans un calme relatif, les partisans du transfert de la section francophone de l'Université ne baissent pas pavillon.
- **1968** : Le 15 janvier 1968, un programme d'expansion de la section francophone de l'Université relance les hostilités. Il maintient non seulement à Louvain l'essentiel de cette dernière, mais encore, en décidant l'installation de la Faculté de médecine à Woluwe et le dédoublement de certaines candidatures à Ottignies, il ressuscite la crainte du «Grand-Bruxelles» entretenue dans les milieux flamands.
- **1968** : Le 18 septembre 1968, le pouvoir organisateur approuve un nouveau projet d'expansion de la section francophone qui programme un transfert complet de cette dernière en Wallonie, et quelques semaines plus tard, un nouveau règlement organique rend officielle la scission entre la Katholieke Universiteit te Leuven et l'Université catholique de Louvain.
- **1969** : En juillet 1969, une loi fixe le montant de la subvention gouvernementale destinée au transfert de l'Université catholique de Louvain à Ottignies.
- **1970** : Une loi octroie la personnalité civile aux deux nouvelles universités.
- **1971** : L'inauguration officielle du chantier de Louvain-la-Neuve a lieu le 2 février 1971.
- **1979** : Achèvement complet du transfert des facultés au mois de septembre 1979 .
- **En cours** : Construction de la Grande Aula, un auditoire de 1400 places, sur la Grand-Place.
- **À venir** : Achèvement du centre urbain avec la rue Charlemagne et la place de l'Accueil dans le cadre du projet «Wilhelm & Co».

Fiche étymologique de «Louvain-la-Neuve»

Le nom de «Louvain-la-Neuve» a évidemment été formé à partir du nom romanisé de la ville du Brabant flamand où l'Université de Louvain s'est installée en 1425, «Louvain» (en

néerlandais «Leuven»), et par ajout du déterminant «la-Neuve». En fait, ce nom est né d'un usage précoce ratifié ensuite par l'Université et le Conseil communal de la ville d'Ottignies, sur le territoire de laquelle s'installait la section francophone de l'ancienne université unitaire.

Dès septembre 1969, l'architecte chargé de dessiner les plans de la ville en gestation avait attiré l'attention sur la nécessité d'attribuer un nom à la nouvelle entité urbaine et proposé «Louvain-Nouveau». D'autres noms furent proposés qui suggéraient le caractère nouveau de la ville («Louvain-la-Neuville», «Nouveau-Louvain», «Neulouvain», «Louvainneuf», «Neuflouvain», «New Leuven», etc.) ou son appartenance romane, en considération des motifs linguistiques qui avaient conduit à l'expulsion des francophones de la ville de Louvain située en Brabant flamand («Louvain-la-Wallonne», «Louvain français», «Louvain francophone», «Louvain-wallon», etc.).

D'après les témoignages de contemporains impliqués dans le choix de la toponymie de Louvain-la-Neuve, c'est Simon-Pierre Nothomb, à l'époque attaché au Service des relations extérieures de l'Université de Louvain, qui aurait lancé le nom de «Louvain-la-Neuve» et qui l'aurait diffusé dès septembre 1968. Il se serait inspiré du nom de sa commune natale, «Habay-la-Neuve», située dans le Luxembourg belge. La dénomination de «Louvain-la-Neuve» parut pour la première fois dans le journal *Vers l'Avenir* du 28 octobre 1969, dans un article qui la jugeait meilleure que «Louvain-lez-Ottignies» ou «Louvain-français». D'après les archives, il semble que dès janvier 1971, le nom de «Louvain-la-Neuve» ait été accepté à la fois par l'Université et par le Conseil communal.

LA TOPONYMIE DE LOUVAIN-LA-NEUVE COMME LIEU DE MÉMOIRE

Parmi les innombrables tâches qu'impliquait la création d'une ville nouvelle, la désignation des futurs noms de rue n'était pas des moindres. Par définition sans passé, sans défunts glorieux, sans lieux marqués déjà du sceau du souvenir, la ville à venir ne risquait-elle pas de naître sous le signe de l'amnésie ? Partout ailleurs, la ville naît lentement, par un long processus d'enfantement dont chaque étape laisse des traces dans la mémoire des lieux que constituent les noms de rue. Chaque époque y laisse sa marque et le promeneur attentif d'aujourd'hui peut aisément en retrouver les strates successives.

Excepté le nom de la ville, né d'un usage précoce, les noms de rue de Louvain-la-Neuve ont été choisis par le Conseil communal sur proposition des autorités universitaires, lesquelles avaient institué une Commission de toponymie. Cette dernière avait été créée par Michel Woitrin, administrateur général de l'Université, et bénéficia du concours de membres de l'université (des romanistes comme Willy Bal et André Goosse, des historiens comme Albert D'Haenens, etc.), des chercheurs locaux (comme Jean Martin), et des représentants de l'Administration communale et de l'Association des habitants. Tout en se préoccupant de l'ouverture à l'universel, la Commission a adopté trois grandes orientations dans la conduite de ses travaux. À côté des noms de rue choisis, comme dans toutes les villes, en raison de

l'environnement immédiat (il y a, à Louvain-la-Neuve, une «Grand-Rue», qui est effectivement une des artères les plus grandes de la ville, un «chemin du Cyclotron», qui mène de fait aux bâtiments de sciences nucléaires, etc.), la Commission de toponymie a volontairement privilégié la toponymie ancienne du site, le passé de l'université et, d'une manière générale, les réalités et le patrimoine wallons.

Toponymie urbaine

La toponymie est la science qui étudie les noms de lieux.

Comme beaucoup de noms savants, le mot toponymie a été formé à partir de deux mots grecs : *topos* (topo), qui signifie le lieu et *onoma* (nymie), qui signifie le nom.

L'adjectif urbain, signifie : qui est de la ville. Ce mot vient de l'adjectif latin *urbanus*, qui vient lui-même du nom *urbs*, la ville.

La toponymie urbaine est donc la science qui étudie les noms donnés aux lieux dans les villes (noms de rues, de places, de parcs, etc.).

Définition des «déterminants» et «déterminés»

Pour les linguistes, la désignation des noms de rue comprend deux éléments : le «déterminé» et le «déterminant». Les déterminés, qui précèdent les «déterminants», qualifient le type d'espaces publics nommés : «rue», «place», «impasse», etc. Le déterminant, qui suit le déterminé, est la partie des noms de rue par laquelle les différents espaces publics reçoivent des noms qui les individualisent dans la toponymie urbaine : rue «Étienne Lenoir», allée «Paul Riquet», impasse «de Picardie», etc.

Les déterminés wallons

Dans le choix des déterminés, ou termes génériques servant à désigner les voies publiques, la Commission de toponymie de Louvain-la-Neuve s'est efforcée d'introduire la plus grande diversité possible. Pour éviter les déterminés les plus fréquents («rue», «place», «avenue», etc.), elle a fait preuve d'originalité en choisissant des désignations moins usuelles («cours», «impasse», «venelle», «rampe», etc.). Parmi celles-ci, un certain nombre a été emprunté au lexique wallon ou au français régional.

Clos : Les grands dictionnaires de français moderne n'attribuent à clos qu'un sens de «terrain cultivé et clos de haies, de murs, de fossés». À Louvain-la-Neuve, il s'agit d'espaces clos, entourés de maisons et ouverts sur une avenue principale : «l'avenue des Clos», qui relie tous les clos entre eux («clos de l'Argayon», «des Blancs Moussis», «du Doudou», «des Gilles», «Gouyasse», «de la Haguette», «des Molons», «Tchantchès», «des Trimousettes», «du Try Martin»).

Cortil : Cortil, wallon *corti*, est la forme wallonne de *courttil* (considéré comme vieux ou dialectal), du bas-latin *cohortile*. Les anciens habitants du plateau de Lauzelle donnent au wallon *corti* le sens de «quartier d'un champ, morceau de terre». Suivant les époques et les endroits, ce mot a divers sens : «verger», «jardin» appartenant à une maison de paysan, généralement entouré de haies ou de fossés, «prairie appartenant à l'habitation d'où l'on tire la provision d'herbe pour l'étable», «enclos», voire «ferme».

Drève : «Drève», wallon *drève*, est un régionalisme du Nord (Flandre, Wallonie et nord de la France), venant du moyen néerlandais *dreve*. À l'origine, ce mot avait le sens de «chemin propre à y conduire du bétail» et aujourd'hui, drève désigne une «rangée d'arbres». À Louvain-la-Neuve, drève sert de déterminé à quatre toponymes du bois de Lauzelle («drève de Clairlande», «drève de Lauzelle», «drève des Quewées», «drève de Warlongbroux»).

Pendée est une francisation du wallon *pindèye*, «pente». Comme le wallon liégeois *pindéye*, c'est un dérivé en *-ée* [-ata] formé sur le latin *pendere*. À Louvain-la-Neuve, la «pendée aux Bécasses» illustre ce déterminé.

Scavée : Le wallon *scavéye*, «chemin creux», a été francisé dès le Moyen-Âge sous la forme «scavée» encore en usage dans la région. Il est issu du latin *excavata*, participe passé du verbe *excavare*, «creuser». Il est représenté par diverses variantes dans toutes les régions de Wallonie : *havêye* en liégeois, *chavéye* en namurois, *chavâye* en gaumais, *cavée* dans les dialectes picards, etc. La forme *scavéye* est caractéristique des parlers du centre du BrabantWallon ; la région de Nivelles dit *èscavéye*, variante qui est à l'origine de la forme «escavée» des textes anciens. Ce dérivé est fort courant dans la toponymie de la Wallonie.

Taille : wallon *taye*. Le bois de Lauzelle, ancien bois de Warnombroux, comptait plusieurs parcelles de terrains appartenant à divers propriétaires et dénommées «tailles». À ces endroits, les taillis étaient brûlés pour donner du charbon de bois. Le wallon *taye* doit être pris ici dans le sens de «partie délimitée d'une coupe annuelle», «lieu d'une ancienne coupe, taillis», «taillis bon à être coupé». Le bois de Lauzelle compte actuellement trois tailles : «taille Brias», «taille Djauquet» et «taille des Faudes».

Tienne : Dans «tienne du Colimaçon», *tienne*, wallon *tiène*, wallon liégeois *tiér*, *tchér*, est un mot régional d'origine wallonne, issu du latin *terminus*. *Tienne*, fréquent dans toute la zone dialectale namuroise, signifie «versant d'une colline, côte assez raide, chemin escarpé», sens qui convient parfaitement au «tienne du Colimaçon» de Louvain-la-Neuve.

*PROMENADE N° 1: QUARTIERS DE BLOCRY
ET DE L'HOCAILLE*



Au départ de ce parcours, le Mur du Marathon nous invite à la promenade... À sa droite, après la rue du Castinia, vous longez la façade extérieure de la ferme du Blocry, bâtisse de briques rouges, sur la ruelle Saint-Grégoire. Ancienne ferme en activité datant tout au plus du XIX^e siècle, l'édifice abrite aujourd'hui une aile du Théâtre Jean Villar et le Centre d'études théâtrales de l'Université catholique de Louvain. Depuis la place de l'Hocaille, vous en apercevez la cour intérieure, qui conduit à la Piscine du Blocry.

Mur du Marathon, par Gérard WIBIN

Cette sculpture monumentale associe la culture et le sport en symbolisant l'endurance et le dépassement. Le sculpteur Gérard Wibin utilise le béton, le bois, l'acier inoxydable, le marbre et les joints élastomères pour créer ce «Mur du Marathon». Ce titre fait référence au jargon des coureurs qui parlent de buter contre un mur lorsqu'ils rencontrent une défaillance en courant le marathon.



RUE DU CASTINIA



Castinia est un dérivé en -eau de l'ancienne forme dialectale castagne «châtaigne», issue du latin castanea «châtaigne, châtaignier», encore attestée comme nom de famille (Castagne) et dans certains parlers namurois sous la forme altérée cascagne.

RUE DE LA SAINT-GRÉGOIRE

«Rue de la Saint-Grégoire» rappelle la fête traditionnelle des écoliers de Wallonie, le 12 mars.



Grégoire I^{er}, dit Grégoire le Grand, fut évêque de Rome entre 590 et 604. Né à Rome vers 540 d'une famille patriecienne, il commença une carrière civile comme préfet de la ville de Rome. Il se retira du monde, se fit moine suivant la règle de saint Benoît et fut en 579 envoyé comme délégué à Constantinople par le pape Pélage II. Rentré à Rome vers 585 et ayant repris sa vie monastique, il fut élu pape en janvier 590 à la mort de Pélage, par acclamation. Malgré ses fortes réticences, il est consacré évêque de Rome en septembre de la même année. Grégoire mourut à Rome le 12 mars 604.

Saint Grégoire est fêté le jour anniversaire de sa mort, le 12 mars. Son érudition lui a valu d'être le patron des savants. Son lien avec la liturgie et le chant d'église (plain-chant, chant grégorien) lui a valu le patronage des chantres et des musiciens, mais aussi des enfants de chœur. Dans les traditions wallonnes, Grégoire était jadis très présent comme patron des écoliers et rivalisait même en certains endroits, en Hesbaye et dans le Hainaut notamment, avec le très populaire saint Nicolas. Le jour de sa fête, il arrivait que les écoliers enferment dans la classe leur maître, indulgent pour l'occasion, et organisent autour de lui des rondes qui ne cessaient qu'à l'obtention d'un jour de congé.

PLACE DE L'HOCAILLE

Bien avant l'existence de Louvain-la-Neuve, l'entité d'Ottignies était composée, outre le village, de neuf hameaux : la Baraque, Franquénies, le Petit Ry, Blanc Ry, les Bruyères, la Croix et Blocry, Pinchart et le Stimont. Entre les hameaux s'étendaient des campagnes portant elles aussi un nom traditionnel : à proximité des Bruyères, la campagne de Biéreau, la campagne de l'Hocaille et la campagne de Lauzelle. Parmi ces noms anciens, certains sont devenus éponymes. Quatre ont donné leur nom aux quartiers de la ville nouvelle (le Biéreau, l'Hocaille, Lauzelle et les Bruyères) et deux à des sous-quartiers (la Baraque et Blocry).



Le lieudit *Hocaille*, en wallon *Okaye*, est présent à plusieurs exemplaires dans le centre du Brabant wallon. C'est un dérivé, au moyen du suffixe à valeur collective *-aille* (latin *-alia*), d'un mot féminin *hok* «épine (arbrisseau)», ayant vécu anciennement dans le wallon du Brabant et subsistant seulement en toponymie. Ce terme ancien *hok* représente le moyen néerlandais *hoch* «buisson, hallier». La *hocaille* devait donc être à l'origine un «buisson d'épines».

Lors de la création du site, le lieudit n'était plus guère employé dans l'usage oral, mais il figurait encore dans des sources écrites, notamment sur des cartes, sous la forme *Occaie*, forme très ambiguë qui aurait pu entraîner une altération de la prononciation. Pour cette raison, la Commission de toponymie a proposé une graphie claire dans le système orthographique du français : la finale *-aille* ne peut être prononcée *-èy*. Le mot étant d'origine germanique, il convenait de rétablir le *h* initial. Normalement, l'élimination ne pouvait se faire et le quartier aurait dû s'appeler *quartier de la Hocaille* ; l'usage en a décidé

autrement et c'est la forme avec élision qui s'est imposée, *quartier de l'Hocaille*, probablement sous l'influence du wallon et du français de la région qui ont perdu la valeur du *h* aspiré.



Au centre de la place de l'Hocaille, les courbes de la sculpture *Ovo* brisent les lignes droites et les angles de l'architecture de la ville. En face de la ferme, traversez la place et prenez la rue Haute jusqu'au couvent Sainte-Gertrude. À votre gauche, descendez la rue du même nom.

Ovo, par Abelardo MANCINAS (1989)

Par cette sculpture en acier inoxydable, faite de courbes élancées aux torsions légères qui entourent un noyau, Abelardo Mancinas, tente de trouver un juste milieu entre l'environnement et l'architecture. Le promeneur prend alors conscience d'une forme habitée qui évoque les notions d'arrondis, de vie, l'architecture de Louvain-la-Neuve étant essentiellement basée sur la droite et l'angle.

RUE HAUTE

📖 Tout comme la «rue Basse», la «rue Haute» existait avant la construction de Louvain-la-Neuve. Aux environs de 1830-1840, elle se nommait «chemin d'Aisance».

Seules les maisons portant les numéros de 1 à 30 font partie de Louvain-la-Neuve, le reste de la rue étant sur le territoire d'Ottignies.



AVENUE SAINTE-GERTRUDE

📖 Cette avenue conduit au monastère Sainte-Gertrude, du nom d'une sainte régionale fêtée le 17 mars. Une communauté de religieuses bénédictines venue de Leuven, où elle avaient ouvert une des premières pédagogies pour étudiantes dans les années 1920, y réside. La vie de Gertrude de Nivelles se rattache à l'histoire des grands monastères féminins créés dans les régions de l'actuelle Wallonie au VII^e siècle par des femmes éminentes de la famille des maires du palais dont Charlemagne est issu. Née vers 626, morte à Nivelles en 659, elle est fille de Pépin l'Ancien, dit aussi Pépin de Landen, qui fut maire du palais sous le roi franc Dagobert I^{er}.

Entre 647 et 652, sous l'influence de saint Amand, Gertrude inaugure avec Itte (Iduberga), sa mère devenue veuve, un monastère dans leur villa de Nivelles. Femme cultivée, Gertrude deviendra à vingt et un ans la première abbesse de ce monastère double (une communauté de religieuses et une communauté de moines). C'est elle qui accueillit les moines irlandais, dont saint Feuillen, qui fondèrent l'abbaye de Fosses (Fosses-la-Ville). Elle mourut vers l'âge de 33 ans, le 17 mars 659, entourée d'une réputation de sainteté. La sœur de Gertrude, Begge († 693), viendra par la suite à Andenne fonder vers 679 un autre monastère.



Plus loin, au croisement de l'avenue Sainte-Gertrude et de l'avenue du Grand Cortil, *Le Zanatillo* déploie ses ailes, symboles de liberté. Descendez l'avenue du Grand Cortil et prenez sur votre gauche la rue du Lac, vous arriverez sur la Place de l'Ondine. Ronde comme le creux d'une vague, elle fait référence à un génie des eaux des mythologies germanique et scandinave. Ce n'est pas pour rien qu'elle se situe en contre-bas de la Piscine du Blocry, lieu par excellence de détente et de sports aquatiques.



Le Zanatillo, par Ernesto CARDENAL (1996)


Le Zanatillo est un oiseau, symbole de liberté au Nicaragua. Ernesto Cardenal, prêtre, poète et sculpteur nicaraguayen, ancien ministre de la culture du gouvernement sandiniste, l'a réalisée à l'occasion du XX^{ème} anniversaire du Centre Tricontinental. La silhouette optimiste du Zanatillo rappelle l'espoir et le combat des opprimés, leur aspiration à la justice et leur confiance en un Dieu libérateur. Elle représente la lutte populaire qui a déchiré le Nicaragua dans les années 1980.

AVENUE DU GRAND CORTIL

 Cortil, en wallon *cortè*, est la forme wallonne de *courtil*, du bas latin *cohortile*. Sur le plateau de Lauzelle, il avait le sens de «quartier de terre, morceau de terre».




PLACE DES ONDINES

 Située face aux piscines de Blocry, l'origine du nom de la «place des Ondines» n'est pas étrangère à la présence des deux bassins qui la surplombent. L'ondine désigne un génie aquatique dans les mythologies germanique et scandinave. Ondine viendrait du mot latin qui désignait l'eau en mouvement. Et c'est vrai que l'eau est en mouvement dans les piscines de Blocry qui connaissent une fréquentation record. Le même terme *unde* donnera naissance à onde, ondée et ondin moins usité que son féminin.



Sur le côté droit de la place en regardant l'édifice de la piscine, vous montez un petit escalier, vous traversez la rue du Champ vallée, suivez la sinueuse rue du Batty pour arriver à la place Pierre de Coubertin, autre lieu célébrant le sport au nom du rénovateur des Jeux Olympiques modernes en 1896. Douze fragments de corps, soit au repos, soit en mouvement, y sont installés en cercle autour de la place qui abrite l'Institut d'éducation physique et de réadaptation. Cet étrange ensemble rend hommage à l'effort, aux muscles endoloris et à la beauté des corps athlétiques.

RUE DU BATTY

 Sur le plateau de Lauzelle, un *batty*, en wallon *bati*, est un chemin de terre et ce mot est courant dans tout le Brabant pour désigner d'anciens chemins de terre. Le terme correspond à l'ancien français *bateis*, qui est un dérivé du verbe *battuere*. Ailleurs, dans le domaine dialectal namurois, *batis* a, en général, un sens un peu différent : «agglomération de maisons, terrain planté ou non qui forme la place publique d'un village ou lieu planté d'arbres servant de promenade publique».

Le lieudit traditionnel était «cortil au Batty» ; il aurait été plus judicieux d'employer ce nom tel quel plutôt que de créer une rue du Batty, qui est tautologique, puisque *batty* désigne un chemin de terre dans le Brabant wallon. Enfin, on aurait pu aussi normaliser ce terme en *Battis* ou *Batis*.



PLACE PIERRE DE COUBERTIN

📖 Rénovateur des Jeux olympiques modernes en 1896, Pierre de Coubertin fut également dix ans plus tôt l'artisan d'une réforme de l'enseignement secondaire français en faveur de l'Éducation physique.

L'Idée olympique de Pierre de Coubertin était : le sport procure la santé, abaisse les barrières entre les classes et favorise la coopération internationale. Les Jeux olympiques rénovés «se mueraient en facteur essentiel de paix entre les peuples». Pierre de Coubertin meurt en 1937 après vingt-neuf ans de présidence du Comité international olympique (1896-1925).



Hommage au corps en douze fragments, attitudes et mouvements, par Félix ROULIN (1996)

Félix Roulin a aménagé la place de douze colonnes en pierre (petit granit) d'où sortent en bronze des fragments de corps suggérant le corps en mouvement ou au repos. Les références aux grands modèles anciens sont également présentes tel l'Apollon du Belvédère et le Discobole. Le sculpteur fait également un hommage discret à Pierre de Coubertin en faisant une allusion archéologique au fronton de l'Olympie.



Dirigez-vous vers votre droite et, après une centaine de mètres, aventurez-vous dans les larges escaliers de la rue de l'Hocaille. En bas, sur la droite, l'Église Saint-François d'Assise, édifée en 1985, est bien plantée dans le sol de la ville nouvelle. L'édifice bouscule souvent les références architecturale ecclésiastiques. Mais observez-le, vous découvrirez le long de son clocher, deux mains jointes plantées dans la terre et tournées vers l'insondable du ciel, ou ces multiples triangles, bases de sa construction symbolisant la Trinité «considérée, [pour les chrétiens], comme la plénitude de l'unité à travers le principe de relation».

RUE DES BLANCS CHEVAUX

À proximité de l'«avenue des Clos», portant chacun un nom évocateur du folklore wallon («clos des Gilles», «clos de la Haguette», etc.), quelques rues portent des toponymes de la même veine («rue du Cheval Bayard», etc.).



📖 Le thème du folklore et des traditions populaires n'eût pas été bien traité si l'on n'y avait intégré le souvenir d'une légende propre au plateau de Lauzelle, à savoir la légende de la chapelle au *blanc tch'fau*. Liée à la chapelle proche de la ferme de Lauzelle, cette légende raconte que les habitants de la région voyaient rôder et entendaient hennir Désirée, la jument blanche préférée de l'Empereur : elle pleurait les vaillants soldats que son maître avait perdus, sur le plateau de Lauzelle, lors de la bataille de 1815 entre les Prussiens et l'armée de Grouchy.

Un soir, un ivrogne blessa la jument qui reprit sa forme première. C'était une jeune fille, métamorphosée en jument à la suite de l'intervention d'une vieille femme qu'elle avait rencontrée à la chapelle de Lauzelle, en allant y prier pour ses amours désespérées. Ainsi transformée, elle voulait approcher le fils du fermier, dont elle était tombée amoureuse. Après cette aventure, on n'entendit plus jamais la belle jument blanche. L'endroit où fut blessée la belle amoureuse s'appelle encore «Au blanc tch'fau» et la chapelle entendit bien souvent, par la suite, les prières d'autres âmes en peine d'amour. Dans le nom de la rue, le substantif cheval a été malencontreusement mis au pluriel, ce qui n'est pas fidèle à la légende. En revanche, l'antéposition de l'adjectif a été maintenue, comme en wallon.



Remontez les escaliers, à votre droite, la rue des Blancs-Chevaux évoque la légende de la chapelle au *blanc tch'fau* propre au plateau de Lauzelle. Cette rue spacieuse est parsemée de nombreux bancs sculptés par des étudiants et résidents de la ville. Du côté droit de la rue, des «kots à projets» y sont installés et y réalisent leurs activités. Ces «kots à projets» sont des logements estudiantins d'une dizaine de personnes ayant un projet particulier à réaliser au quotidien de leur vie en communauté. Par exemple, le Kot photo réalise des reportages sur les activités des autres kots à projets et dispose d'un atelier de développement de photographies ou le kap Contes anime régulièrement des soirées contes et organise un «festival du conte» dans le courant du deuxième semestre.


Bancs publics en pierre, sous la direction de Claudia AMMANN (1995)

Projet fou, n'est-il pas, de sculpter des bancs de toutes tailles par des habitants et des étudiants de la ville nouvelle? Claudia Ammann, sculpteur allemande, l'a réalisé avec l'accord des autorités urbaines et académiques. Cette expérience a été menée avec la participation de tous et de toutes: passants, futurs «usagers» et sculpteurs... avec le choix des pierres à la carrière, le choix du lieux et le choix de la taille des bancs.


Plus loin, à gauche, montez les escaliers. La rue du Pachis débouche sur la place de la Butte, centre des «clos», sous-quartier plus résidentiel de Louvain-la-Neuve. Après avoir observé la sérénité de Notre-Dame des Clos, qui siège sur le côté gauche de la place en face des bacs à sable. Continuez à marcher sur la rue du Pachis qui continue vers la gauche et, ensuite, empruntez la rue du Cheval Bayard. Vous vous rappellerez la légende des quatre fils Aymond et de leur cheval-fée Bayard.



RUE DU PACHIS

 *Pachis*, en wallon *pachès*, est un dérivé du latin *pascere* «paître», attesté très tôt en ancien français régional de Champagne et de Wallonie. À Ottignies, *pachès* signifie «pâturage». Le nom a été retenu par la Commission de toponymie pour évoquer la prairie où l'on mettait paître le bétail.

PLACE DE LA BUTTE

 Le terme butte ne paraît pas convenir ici. Comme pour la «rue du Palier», par exemple, la Commission a dû travailler sur plans, avant la construction des rues, ce qui explique que la caractéristique du lieu, évoquée par le déterminant, soit en réalité inexistante, parce que les propositions urbanistiques premières n'ont pas été réalisées.



Notre Dame des Clos, par Jocelyn AUBIN (1992)

Cette madone en bronze a été réalisée en 1992 par Jocelyn Aubin, céramiste néo-louvaniste. Le passant éprouve une sérénité face à cette vierge à l'enfant, calme et impassible.

RUE DU CHEVAL BAYARD

Le Cheval Bayard est très souvent présent dans les cortèges carnavalesques. R. Meurant a répertorié son existence dans plus de dix-huit lieux différents de Wallonie. Dans toutes les légendes relatives à son sujet, ce monstrueux cheval d'osier est monté par les quatre fils Aymon. La légende du Cheval Bayard est originaire d'Ardenne, mais c'est au Cheval Bayard namurois que la Commission de toponymie avait pensé. À Namur, il est immortalisé par une sculpture surplombant la Meuse et datant de l'Exposition universelle de 1958. À Dinant, une légende raconte qu'il aurait fendu un rocher, en passant d'une rive à l'autre de la Meuse, pour échapper à Charlemagne ; ce rocher est nommé aujourd'hui «Rocher Bayard».

La légende des quatre fils Aymon et de leur cheval-fée Bayard a eu un très grand succès au Moyen Âge et elle a donné naissance à une épopée de la fin du XIII^e siècle appelée *Renaut de Montauban*.



Sur votre droite, après la rue des Annettes, le clos du Doudou, puis la rue et le clos des Gilles, font référence au folklore wallon. Le Doudou de Mons célèbre, chaque année à l'occasion du dimanche de la Trinité, le combat entre Saint-Georges assisté des quatre «chinchins» et le dragon. Le clos des Gilles célèbre le carnaval de Binche et ses gilles en costume lançant les oranges sur les spectateurs. En passant par la route de Longchamp, vous arriverez au point de départ de la promenade... le *Mur du Marathon*.

CLOS DU DOUDOU

Derrière le «clos du Doudou» se cache le Doudou montois, ce dragon occis le dimanche de la Trinité, sur la Grand-Place de Mons, lors du combat dit Lumeçon. Il s'agit d'un combat entre saint Georges, assisté de quatre «chinchins» (chevaux-jupons), et le dragon. Le monstre est manœuvré par sept «hommes de dragon» vêtus de blanc et défendu par deux «diables» et deux «hommes sauvages». Ce folklore est rappelé chaque année, sur la Grand-Place de Louvain-la-Neuve, grâce à une initiative de la Montoise, régionale regroupant les étudiants originaires de Mons. Doudou est non seulement le nom du dragon, qui signifie «un être gros, monstrueux, difforme et disproportionné», mais aussi le titre de la mélodie locale de Mons.



CLOS GILLES

Représentants des traditions et des folklores de carnaval bien vivants en Wallonie, le gille de Binche est le résultat d'un personnage traditionnel dont le costume et le comportement se sont enrichis progressivement d'éléments nouveaux, traditionnels ou plus conventionnels, mais aux gestes toujours marqués de signification profonde.

Personnage principal du carnaval de Binche, le gille ne sort avec son déguisement que le mardi du carnaval. L'explication de ses origines a donné lieu à différentes hypothèses mais il est bien antérieur à l'influence du théâtre de foire. Il se rapprocherait de la Commedia dell'Arte, connue dans nos régions depuis le XVII^e siècle. Parmi les éléments de base, rituels, du personnage, on citera le monopole masculin, le port du masque, les sabots, les sonnailles, le ramon ou balai, la danse ou marche rythmée au son du tambour et les gestes d'offrande. Dans les éléments ultérieurs, on notera l'apport dû au personnage du théâtre populaire typique du XVIII^e siècle, certains éléments du costume dont les bosses, la collerette, la barrette ainsi que le mouchoir de cou. Enfin, comme éléments plus récents, d'inspiration bourgeoise et intellectuelle, le lancement d'oranges et de bonbons, le chapeau à plumes d'autruche, les lions héraldiques et les armoiries nationales ornant le costume.

PROMENADE N° 2: LE CENTRE URBAIN



Au départ de la place de l'Accueil, parking d'arrivée au centre-ville rappelant l'accueil fait par la commune d'Ottignies à la section francophone de l'Université catholique de Louvain, vous pouvez voir la gare souterraine de Louvain-la-Neuve-Université. Montez ensuite un des deux escaliers qui vous mènent à la place de l'Université sur laquelle est installé le bâtiment central de l'Université, les Halles Universitaires. Observez l'architecture de l'édifice, un ensemble de courbes et de lignes droites se mêlent entre les briques typiques de l'architecture de la ville.

PLACE DE L'ACCUEIL

La «place de l'Accueil» est la première grande aire de stationnement, à ciel ouvert, à l'entrée du centre de la ville. Lors du Conseil communal concernant l'adoption de ce toponyme, un incident opposa la majorité à l'opposition concernant le rappel du «*Walen buiten!*» («*Wallons dehors!*», slogan scandé par les étudiants flamands partisans de la scission de l'Université catholique de Louvain). Tandis que la majorité souhaite simplement, dans les brèves informations reprises sur la plaque de rue, rappeler «l'hospitalité accordée à l'Université par les autorités communales», l'opposition désire un rappel explicite des événements communautaires à l'origine de la création de Louvain-la-Neuve.



Devant le refus de la majorité d'accéder à ce souhait, certains conseillers de l'opposition décident l'application d'un texte pirate en dessous de la plaque de rue officielle : «En reconnaissance aux habitants d'Ottignies pour l'accueil qu'ils ont réservé à l'UCL suite au «*Walen buiten*» de 1965».

PLACE DE L'UNIVERSITÉ



À la fin du Moyen Âge, un ensemble de facteurs, parmi lesquels l'émergence des États et leurs besoins en personnel administratif, provoque un mouvement de fondations universitaires dans lequel s'inscrit tout naturellement celle de Louvain. Comme la plupart de ses consœurs médiévales, cette dernière est née d'une initiative princière et bourgeoise, sanctionnée par la papauté, qui peut seule à l'époque octroyer le privilège d'érection d'une université. Guillaume Neefs, écolâtre du chapitre de Saint-Pierre, est alors envoyé à Rome comme messenger porteur d'une supplique et, moins de deux mois après son départ de Louvain, il obtient du pape Martin V la bulle de fondation, datée du 9 décembre 1425.

Elle autorise l'ouverture de quatre facultés : arts (philosophie et sciences naturelles), droit canonique, droit civil et médecine ; elle enjoint au duc de Brabant, à la ville et au chapitre de transférer leurs droits de juridiction au recteur ; elle oblige le duc et la ville à pourvoir aux locaux et aux traitements des professeurs ; enfin, elle énonce les privilèges du *studium* et de ses membres. L'université est inaugurée solennellement en septembre 1426 et les premiers cours débutent le mois suivant. L'érection d'une faculté de théologie, qui fait de Louvain une université complète, est obtenue quelques années plus tard, en 1432.

LES HALLES UNIVERSITAIRES

Les «Halles universitaires» de Louvain-la-Neuve doivent leur nom à l'ancienne Halle aux draps de Leuven, située rue de Namur, le plus vieux bâtiment occupé par l'Université à Leuven. À la veille de la «*splitsing*», en 1968, il constituait le siège de l'Université et abritait l'ensemble des bureaux de l'administration centrale. Le nom et la fonction ont été conservés à Louvain-la-Neuve...



Construit à partir de 1317 par les tisserands-drapiers pour abriter leurs marchandises, l'édifice, de style gothique, fut probablement achevé avant 1345. Victime du déclin qui frappa l'industrie drapière dès la fin du XIV^e siècle, la halle aux draps était inoccupée lors de la fondation du *studium generale* en 1425. Ne comprenant au départ que quatre facultés (des arts, de droit, de droit canonique et de médecine), l'Université s'installa dans un premier temps dans une maison de la «rue Neuve» et à l'hôtel van Rode, à la «rue de la Monnaie». Ce n'est qu'en 1431 que le pape Eugène IV autorisa l'érection d'une Faculté de théologie et que l'on songea alors à utiliser la halle aux draps pour abriter cette dernière. La Faculté de théologie s'y installa l'année suivante, bientôt suivie par les Facultés de droit et de médecine en 1433. Pendant des décennies, l'Université n'occupait qu'une partie du bâtiment, le reste abritant diverses activités urbaines et commerciales. Ce n'est qu'en 1676

qu'un accord de principe intervint entre la Ville et l'Université pour transférer la propriété de l'ensemble de l'édifice à cette dernière. En 1719, on adossa aux Halles un nouveau bâtiment destiné à une bibliothèque centrale, fonction qu'il conservera lors de l'installation à Louvain de l'Université catholique en 1835 et ce, jusqu'à son incendie par les Allemands en 1914. L'Université médiévale fut supprimée en 1797 par le Régime français, et la vieille halle aux draps finit par être rétrocédée à la ville en 1805. Celle-ci la mit à la disposition de l'Université d'État hollandaise de 1817 à 1835, puis de l'Université catholique de Louvain à partir de 1835. Comme on peut s'en rendre compte, aucun autre bâtiment universitaire de Louvain n'était aussi intimement lié à l'histoire de l'Université, et le nom «Halles universitaires» de Louvain-la-Neuve perpétue en fait le souvenir d'une très vieille tradition.

Léon et Valérie, deux étudiants au noms d'un chant du folklore estudiantin, lisent tranquillement un livre sur la fontaine au carrefour de la rue des Wallons et de la Grand-Rue. À côté, sur la façade des Halles universitaires, une main tendue sort du mur en présentant un diplôme.



Léon et Valérie, par Raymond LEMAIRE et Geneviève WARNY (1984)

La fontaine Léon et Valérie a été baptisée par les étudiants en référence à une vieille chanson estudiantine. Son bassin et le socle, dessinés par Raymond Lemaire, sont réalisés en béton teinté de Bierges tandis que la sculpture qui surplombe l'édifice représente deux étudiants lisant ensemble un livre (bronze de Geneviève Warny).

La main au diplôme, par Geneviève WARNY (1995)

Cette main au diplôme, réalisée par Geneviève Warny est encastrée dans le mur des Halles universitaires, siège administratif de l'université. La caresser porterait-il chance aux étudiants?



GRAND-RUE

📖 La «Grand-Rue», qui joint la «Grand-Place» à la gare, constitue aujourd'hui la principale artère commerciale du centre-ville. La «rue Charlemagne», qui lui sera parallèle, aura la même fonction.



Engagez-vous dans la Grand-Rue, au coin de la rue du Sablon, vous apprécierez déjà de loin sur votre droite, le trompe-l'œil passage vers la place Agora. Longez ensuite la rue du Sablon et son restaurant universitaire du même nom. De l'autre côté, en contre-bas, vous pouvez étudier l'architecture de la ville piétonne construite «sur pilotis». Cet espace sert de parc de stationnement pour automobiles.

RUE DU SABLON



Le français *sablon* et son équivalent le wallon *sôv'lon* représentent le latin *sabulonem*. Alors que *sablon* a disparu en français au profit de son dérivé *sable*, il s'est maintenu longtemps dans notre français régional et dans beaucoup de parlers de Wallonie sous les formes *sôv'lon*, *sâvion* en liégeois, etc. Le toponyme *Sablon* est courant en Wallonie, de même que son dérivé *Sauvenière* (littéralement : «sablonnaire»), devenu nom d'une commune et de plusieurs hameaux.

À Louvain-la-Neuve, les deux mentions anciennes retrouvées sont imprécises et ne permettent pas de localiser le toponyme avec certitude. En donnant ce nom à une rue du centre de la ville, la Commission de toponymie a voulu rappeler l'existence des nombreuses sablonnières des environs et non évoquer un lieu précis.



Contournez le restaurant universitaire et le théâtre Jean Villar, deux fresques, réalisées sous la direction d'un artiste cubain, éblouissent le regard de leurs couleurs. La première, *Quand la lune se couche*, est une œuvre collective tandis que la deuxième, *Ciclón de razas*, réalisée entièrement par l'artiste, représente la conquête des Amériques par les Espagnols. Mélange de souffrances, de symboles et de fascinations, cette fresque est un mur contre l'oubli.

Quand la lune se couche, par Fransisco RIVERO (1992)

Sous la direction de Fransisco Rivero, graphiste et peintre cubain, Quand la lune se couche est une œuvre collective réalisée dans le cadre des «24 heures de l'art» par un atelier d'art public d'étudiants.

Ciclón de Razas, par Fransisco RIVERO (1992)

En jouant sur les symboles et les couleurs, cette peinture représente le cyclone de la Conquista avec au centre la tempête. Le Ciclón de Razas, dit Mur de la Conquête, est un mur contre l'oubli, commémoration critique de la conquête de l'Amérique. L'artiste, Fransisco Rivero, a voulu montrer l'ambivalence de cette conquête : à la fois de violence et d'oppression pour les peuples indigènes et de progrès et de civilisation. C'est pourquoi, parmi les éléments de la fresque, on distingue les traces indigènes côtoyant les armes des conquistadores.



Plus loin, la place Rabelais, rappelant l'écrivain humaniste français, François Rabelais, débouche, sur sa gauche, sur le passage vers l'Agora. Arrêtez-vous une vingtaine de mètres avant ce passage, levez les yeux. Vous serez plongé dans les perspectives du trompe-l'œil prolongeant vers le ciel la Grand-Rue. Perdez-vous du regard dans cette ville imaginaire ressemblant étrangement à Louvain-la-Neuve.

PLACE RABELAIS

Après avoir été formé au droit, moine lettré, médecin et professeur d'anatomie, François Rabelais (1494-1553) a été curé de Meudon. Son œuvre est inspirée de l'enthousiasme des humanistes pour la philosophie, la morale et les connaissances de l'Antiquité.

Entre 1532 et 1533, il édite notamment Hippocrate et publie *Pantagruel* qui se donne pour la continuation des *Chroniques* de Gargantua, un ensemble de récits populaires rattachés au cycle arthurien. Un an plus tard, il invente à son *Pantagruel* un premier Livre, *Gargantua*. Il prend alors position pour l'humanisme. Avec *Pantagruel* en effet, le public avait souvent pris la parodie de la sottise et de l'obscénité pour argent comptant. À présent, un Prologue plein de verve enseigne par la pratique comment lire entre les lignes, sans prétention ni malveillance. Et l'histoire du père, Gargantua, reprend la structure de celle du fils, mais dans une concurrence continue avec les grossières *Chroniques* folkloriques.

Un privilège exceptionnellement élogieux est cependant accordé à la publication du *Tiers Livre*, à Paris en 1546, avec un Prologue signé Rabelais. Ce livre a pour fil conducteur l'enquête que mène Panurge pour savoir s'il sera cocu et battu, et



pose les problèmes du couple en général.

Le *Tiers Livre* change d'univers littéraire : s'il garde un ton joyeux et railleur, c'est le drame des rapports humains et la question de la dignité des femmes qui font son unité, et non plus le burlesque. Le *Tiers Livre* obtient un grand succès : même condamné par la Sorbonne, il est rapidement réédité à Paris, Lyon, Toulouse et Valence.

Dans le *Quart Livre*, il développe le thème de la sociabilité, dans la tradition des récits de voyageurs en faisant vivre une petite société dans l'espace clos d'un navire progressant de rencontres en rencontres vers une destination toujours fuyante. L'influence de Rabelais sur la littérature et sur la pensée universelles est immense. Son langage, riche et coloré, son style, libre et truculent, ont marqué la langue française à un moment important de son développement. Indissociable de l'image que l'on se fait de la littérature française, imité, invoqué, évoqué par les écrivains de tous les pays, il continue à inspirer.

Trompe-l'œil de la Grand-Rue réalisé par Jean-Marc COLLIER (1997)

Prolongeant la Grand-Rue à ciel ouvert, ce trompe-l'œil sublime l'architecture en intégrant des ouvertures incontournables : les trois fenêtres superposées sont renvoyées au bout de la perspective. Des passants réels traversent le passage vers l'Agora tandis que d'autres, peints, poursuivent leur chemin dans l'irréel...; à gauche, une rue fait sont échappée sur une ville imaginaire ressemblant étrangement à Louvain-la-Neuve.

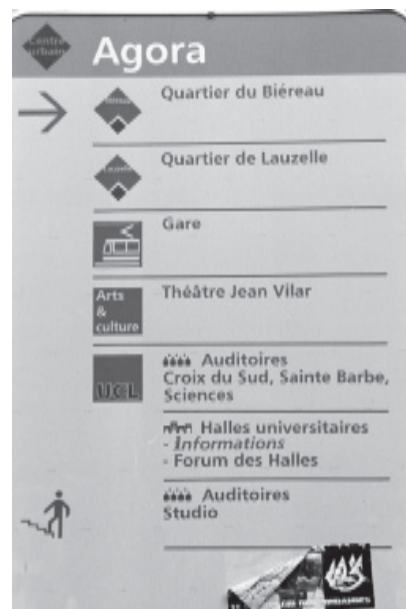


Après le passage, une ouverture nous projette sur l'Agora devant la première fresque réalisée par Claude Rahir sur le site de Louvain-la-Neuve en 1977. *Les saisons de la vie* déclinent les étapes de vie en trois générations dans un mélange de couleurs vives et sobres. Sur la gauche, en dessous des cinémas Agora, la ruelle de la Lanterne Magique, rappelle l'instrument qui permet de projeter sur écran l'image agrandie de figures peintes sur verre.

AGORA

Les dictionnaires définissent agora comme étant un «mot grec désignant la place publique». C'est à ce sens que la Commission de toponymie a pensé, en donnant ce nom à une place du centre de la ville, estimant qu'elle était un «lieu d'intense circulation piétonne de la «Grand-Place» vers les restaurants, les commerces, les cinémas et les logements d'étudiants».

À peu près au même moment, vers 1975, agora devenait un toponyme d'Evry, ville nouvelle construite dans la région parisienne. À la suite de cette attribution, le *Grand Robert de la langue française* propose un second sens à agora, issu du premier : «espace aménagé pour la circulation piétonnière, comportant des services administratifs (préfecture, tribunaux, etc.) et des boutiques dans un ensemble urbain moderne». Il ajoute en remarque : «dans ce sens, mot d'abord employé à propos de la ville d'Evry, dans la région parisienne. Il reste d'un emploi rare comme nom commun». Le sens nouveau d'agora convient aussi bien à Evry qu'à Louvain-la-Neuve, même si c'était bien l'agora grecque que la Commission voulait évoquer.



C'est la vie, par Claude RAHIR (1977)

Cette fresque représentant les saisons de la vie est la première peinture murale réalisée à Louvain-la-Neuve par Claude Rahir (rénovée en 1995).

RUELLE DE LA LANTERNE MAGIQUE

La «ruelle de la Lanterne Magique» conduit évidemment aux cinémas. La lanterne magique est un instrument permettant de projeter sur écran l'image agrandie de figures peintes sur verre.



Après cette ruelle, marchez quelques pas, retournez vous... Une parcelle de la fresque de Claude Rahir consacrée à la *Petite histoire d'une grande université* est encore visible. Martin V, le pape ayant délivré la bulle de fondation de l'Université catholique de Louvain le 9 décembre 1425, y siège encore... Plus bas, trois étudiants sont attablés autour de quelque breuvage tandis que d'autres suivent le cours d'un professeur en toge... Sur la partie supérieure de la fresque, l'hôtel de ville de Louvain (Leuven) est peint en hommage à l'ancienne cité universitaire. Enfin, l'œuvre est illustrée entre autres de quelques vers de François Villon et d'un dessin datant de 1476 réalisé par un étudiant de la, à l'époque, «nouvelle» Université de Louvain.


Petite histoire d'une grande université, *par Claude RAHIR*

Cette grande peinture murale réalisée par Claude Rahir, aujourd'hui largement recouverte par un bâtiment, racontait l'histoire de l'université de 1425 à l'aube du XXI^{ème} siècle.

Plus loin, au-delà de la place des Doyens faisant référence à la fonction de président de faculté universitaire, la *Sybille couchée* se repose au milieu d'une pelouse sur le côté de la Faculté des Sciences politiques, économiques et sociales.



PLACE DES DOYENS

 Sous l'Ancien Régime, l'élection du doyen et les conditions d'éligibilité variaient légèrement d'une faculté à l'autre (l'université comptait alors cinq facultés : des arts, de théologie, de droit canonique, de droit civil et de médecine). Le doyen, qui siégeait au conseil général de l'Université, convoquait le conseil facultaire, présidait les séances et faisait exécuter les décisions de l'assemblée. À côté du conseil facultaire, qui avait des pouvoirs très étendus en matière de discipline et d'enseignement, l'administration facultaire comprenait un bedeau, qui annonçait toutes les activités de chaque faculté, et un receveur, qui percevait les droits d'examens, recouvrait les créances et gérait la caisse commune.

Dans l'université d'État hollandaise, où le pouvoir échappe largement à la communauté universitaire, le doyen n'avait que de faibles prérogatives. Choisi parmi les professeurs ordinaires et élu pour un an, il convoquait et dirigeait le conseil de faculté, composé habituellement des professeurs ordinaires. Il arrivait que les curateurs de l'université consultent les conseils de faculté en matière d'enseignement...

Depuis la restauration de l'Université catholique de Louvain en 1834, la fonction de doyen resta longtemps sans grande portée, d'autant que son rôle au conseil rectoral était purement passif. En 1957, devant l'impossibilité pour le recteur de continuer à s'occuper de tout, les compétences des doyens furent élargies et leur mandat porté à trois ans. À partir de la réforme de 1963, qui vit notamment le dédoublement linguistique des facultés, le mouvement s'accrut, stimulé bientôt par les événements de 1968. Élus pour quatre ans, les doyens jouent aujourd'hui un rôle important au sein du Conseil académique, qui constitue l'organe supérieur de l'université en matière d'enseignement et de recherche.



Figure couchée 1977 ou Sybille, par Jean-Paul EDMONDS-ALT (1996)

Ce n'est qu'après sa mise en place que le sculpteur, Jean-Paul Edmonds-Alt, a nommé cette sculpture en taille directe en pierre de Soignies. Une personne avait déposé un mot «Sybille se repose»... Il dit aussi que lorsqu'il la réalisait, un jour, la pierre lui dit «Arrête, tu vas me faire mal !», il a obéi...



À votre droite, un passage vous mène sur la *Ronde des menhirs* de la place Montesquieu, du nom d'un célèbre moraliste et penseur humaniste français du XVIII^e siècle. Cette *Ronde des menhirs* est un lieu de rencontre pour les étudiants des Facultés de droit et de sciences politiques, économiques et sociales entourant la place.

Rondes des menhirs, par Pierre CULOT

Pierre Culot a ici réalisé un projet primé lors d'un concours en collaboration avec le Ministère de la Communauté française de Belgique. Cet amphithéâtre offre un lieu de rencontre aux passants, leur proposant de s'introduire dans la composition unissant les règnes minéral et végétal.

PLACE MONTESQUIEU

Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu (1689-1755), est un moraliste, penseur et philosophe français descendant d'une longue lignée originaire du Berry. Dès son enfance, il est destiné à devenir parlementaire. Dès 1721, Montesquieu mûrissait une œuvre, les *Lettres persanes*, qui allaient inaugurer, d'une manière éclatante, les premières années du siècle des Lumières. Le succès des *Lettres persanes* entraîne Montesquieu à des séjours de plus en plus fréquents à Paris, où il fréquente la société galante de M^{lle} de Clermont, à qui il dédie le *Temple de Gnide* (1725) ; en 1726, il vend sa charge de président au Parlement de Bordeaux. Assidu au salon de M^{me} de Lambert, il est élu à l'Académie française en 1728. De 1728 à mai 1731, il accomplit un long voyage européen (Autriche, Italie, Allemagne, Pays-Bas et Angleterre) durant lequel il se montre un observateur attentif des institutions politiques (surtout anglaises).

De retour en France, Montesquieu réfléchit sur les observations faites au cours de ses voyages. Il consigne notes et réflexions dans ses *Pensées*, le *Spicilège*, les *Geographica*. Au mois de juillet 1734, paraissent les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* ; en partant de l'histoire de Rome, Montesquieu tente de dégager des lois universelles applicables à tous les temps et à tous les pays, estimant que les leçons des temps anciens, si elles sont analysées sans parti pris, peuvent s'appliquer, en partie du moins, au temps présent.

Désormais, Montesquieu consacre la plus grande partie de son temps à la rédaction de *L'Esprit des lois*. À l'accueil chaleureux de ses amis, se mêlent, dès le début de 1749, les premières critiques. Ces attaques incitent Montesquieu à publier, en février 1750, la *Défense de l'Esprit des lois*. La Sorbonne à Paris, et la Congrégation de l'Index, à Rome, examinent l'ouvrage qui est condamné en 1751.

Laisant inachevé l'article *Goût pour l'Encyclopédie*, révisant et corrigeant *L'Esprit des lois*, en vue d'une nouvelle édition, Montesquieu, atteint à Paris d'une infection pulmonaire, y meurt chrétiennement. Pendant la Révolution, ses ossements seront jetés dans les catacombes.





Prenez la rue Montesquieu. Sur votre gauche, les bâtiments de la Grande Aula et du nouveau Musée de Louvain-la-Neuve sont encore en construction. Sur la Grand-Place, vous apprécierez l'architecture et la flèche de la faculté de Théologie (à gauche) : au sommet, un cercle ouvert symbolise la ville ouverte, ses quatre quartiers rayonnant autour du centre urbain. Prenez la rue Cardinal Mercier rappelant la vie et l'engagement de cet ecclésiastique belge (1851-1926), fondateur de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain et nommé archevêque de Malines de 1906 à 1926.

GRAND-PLACE

📖 La «Grand-Place» évoque bien la taille et la fonction de cette place, la plus grande de Louvain-la-Neuve, et située à la jonction des différents quartiers.



Avant de continuer vers la place Cardinal Mercier, regardez l'étrange fontaine : les différents masques sont sculptés de traits bien marqués. Faites ensuite une petite incursion sur votre gauche vers la place Blaise Pascal et le musée de Louvain-la-Neuve. Une sculpture habite la place de ses tubes et corps emmêlés. Elle représente la première présence d'œuvre d'art contemporaine à Louvain-la-Neuve.

Fontaine aux masques, par Jean Williame (1981)

Cette «sculpture-fontaine», réalisée par Jean Williame, est une superposition de blocs de pierre, un travail des strates, une recherche sur l'eau devant l'animé. Le questionnement de l'homme est marqué par ces visages humains se dégageant du massif de pierre. Lors des pluies, des filets d'eau sortent de leur bouche.

Sans titre, par Félix ROULIN (1980)

Disposée devant le musée de Louvain-la-Neuve à l'occasion de son inauguration, cette sculpture est l'affirmation même de la présence de l'art contemporain sur le site. Félix Roulin travaille ici le bronze et le «corten» dans ces tubes et corps emmêlés.

PLACE BLAISE PASCAL

📖 Blaise Pascal (1623-1662), ce génie précoce savant, penseur et écrivain français est avant tout un scientifique. Du petit *Essai pour les coniques* (1640) au *Traité du triangle arithmétique* (1654), prélude au calcul des probabilités, ou aux recherches sur la «roulette» (1658-1659), en passant par les recherches sur le vide et la pesanteur (1654), il prospecte en mathématique comme en physique, sans dédaigner cette mécanique qui fait de lui l'inventeur de la première machine à calculer (1645), lui donnant à l'époque le meilleur de son renom. Il excellait, au départ de l'observation expérimentale, à dégager les «raisons des effets», sa rigueur d'analyse et sa force de synthèse faisant merveille.

Jeune encore, il avait fréquenté les libres penseurs d'alors, qu'on appelait les libertins. Sa famille était proche des jansénistes. D'où les deux conversions de Pascal (1646, 1654), la seconde surtout apportant un changement radical dans sa façon d'accorder la vie et la foi. On en a gardé un témoignage peu ordinaire : ce petit écrit trouvé à sa mort dans la doublure de

son pourpoint, nommé par la suite le *Mémorial*.

Le savant aimait argumenter de façon concise et irréfutable. Il polémiquait volontiers. Les circonstances requièrent ces dons au service de la foi et sous deux formes qui ne touchent à la littérature que dans la mesure où leur art d'atteindre leur public d'alors touche encore le public d'aujourd'hui.

C'est ainsi qu'il entreprend de mettre le débat de la Contre-réforme théologique à la portée de la mondanité par la seule force de ses «petites lettres», ou plutôt fictions de lettres. Ce sont *Les Provinciales*, appelées ainsi parce que les premières se donnaient un destinataire de province, qu'il fallait informer. Le succès fut immédiat. Après de vives critiques, *Les Provinciales* seront mises à l'index en 1657. Il publie alors une *Apologie de la religion chrétienne* en 1658, sans doute pour dépasser la polémique. En 1657 le projet prend plus d'ampleur, mais en 1659, il meurt de maladie. On ne trouva dans les papiers du défunt que des fragments découpés, allant du griffonnage presque illisible au développement solennel, dont l'édition de Port-Royal, fort opportunément sélective, tenta de masquer l'inachèvement en les intitulant *Pensées* (1670).



De retour sur la place Cardinal Mercier entourée des facultés de Philosophie et lettres et de Psychologie, une autre sculpture contemporaine plus récente représente, de ces formes géométriques angulaires, la fleur de *La liberté* qui éclôt portant encore les stigmates de longues luttes...

PLACE CARDINAL MERCIER

📖 Ordonné le 4 avril 1874, durant ses études universitaires, le jeune abbé Mercier revint à Malines en 1877, fort d'une licence en théologie. Il fut alors chargé de l'enseignement de la philosophie au petit séminaire et, bientôt, de la direction spirituelle des séminaristes.

Après cinq années consacrées aux études philosophiques et à la formation religieuse des futurs prêtres, Mercier fut désigné en 1882 par les évêques belges pour mettre sur pied la chaire de philosophie thomiste dont le pape Léon XIII réclamait l'érection à Louvain. Il y développa une conception très ouverte du thomisme, conscient qu'il était de la nécessité d'en rafraîchir certains aspects en tenant compte des questions posées par la philosophie contemporaine et par les sciences positives. Doué de surcroît de qualités personnelles très appréciées de la gent estudiantine (intuition des problèmes intellectuels, liberté de parole, capacité d'écoute, etc.), son enseignement obtint rapidement un écho enthousiaste.

Nommé archevêque de Malines en 1906 et créé cardinal l'année suivante, l'ancien président de l'Institut de philosophie allait se révéler en maints domaines un prélat d'avant-garde. Dans le domaine de l'action politique, par exemple, si Mercier considéra toujours — avec ce que cela implique d'interventionnisme clérical dans les affaires publiques — le parti catholique comme le bras séculier de l'Église, il eut en maints domaines des positions avancées ou à tout le moins, des points de vue nuancés pour l'époque (soutien La démocratie chrétienne, ouverture aux socialistes, partisan du suffrage universel).



Liberté, par Jacques MOESCHAL (1989)

Cette sculpture monumentale est signe de beauté et d'humanité. Au delà de ses formes géométriques rigoureuses, cette fleur de la liberté éclôt. Ses pétales portent les stigmates de longues luttes. Les matériaux utilisés sont contemporains et portés jusqu'à leur extrême limite de résistance : l'aluminium, le cuivre rouge, l'acier et le béton.

CHEMIN DES SAGES

📖 Le «chemin des Sages» passe le long de la Faculté de Philosophie et lettres





Enfin, pour terminer la promenade, prenez au coin du chemin des Sages sur la droite, le chemin de la Bardane. Profitez de ce chemin traversant un petit bois avant de vous attarder sur le cortil du Coq Hardi. Passez par la petite galerie commerçante qui communique sur la place de l'Université. Sur votre gauche, prenez les escaliers qui descendent sur la place de l'Accueil, point de départ de cette promenade dans le centre de la «ville nouvelle»...

BARDANE



Les bardanes — il en existe en fait cinq espèces en Belgique — appartiennent au genre *Arctium* L., dans la famille des Astéracées (ou Composées). La plus fréquente dans les campagnes du Brabant est la petite bardane, *A. minus* (Hill) Bernh. ; assez gourmande en azote, elle affectionne plus particulièrement les bords de chemins et les terrains vagues. Dans le district botanique brabançon, on peut rencontrer assez couramment aussi la bardane des bois (*A. nemorosum* Lej.), dans les clairières, les coupes et les lisières forestières, de préférence sur des sols calcarifères.



Les bardanes sont bien connues pour leurs inflorescences à crochets rétroscés ; les dénominations dialectales wallonnes de *plake-madame* et de *boton d'sôdârd* évoquent l'usage que font les enfants de ces capitules accrochants, comme projectiles ou comme décoration vestimentaire.

La grande bardane (*A. lappa* L.), ou glouteron, est renommée — et cultivée parfois — pour ses vertus médicinales. Elle serait souveraine surtout dans diverses maladies de la peau, d'où parmi ses noms populaires celui de «herbe aux teigneux». Elle entre dans la composition de crèmes de beauté, pour ses propriétés nourrissantes et équilibrantes.

Les bardanes ont aussi une valeur alimentaire : leurs racines pivotantes peuvent se consommer cuites, à la façon des salsifis.

CORTIL DU COQ HARDI



Le «cortil du Coq Hardi» tient son nom d'un terme héraldique désignant un coq, la patte dextre levée. Depuis l'été 1913, un coq hardi «de gueules» rouge sur fond d'or sert de drapeau à la Wallonie. En tant que «signe» identitaire, un drapeau n'acquiert souvent pleinement son sens qu'associé ou opposé à une autre emblématique. Et c'est bien le cas en 1913. Des personnalités wallonnes, libérales ou socialistes pour la plupart, estiment à ce moment que, face à une Flandre flamingante en manifeste ascension politique, il convient d'affirmer une «identité» et des intérêts très peu représentés au sein d'un gouvernement dirigé par la famille chrétienne depuis 1884.



Le 20 octobre 1912, une Assemblée wallonne s'était réunie à Charleroi. Une de ses sections reçoit pour tâche de pourvoir la région d'une symbolique spécifique à tous niveaux. En 1913, Jules Destrée fait publier dans le «*Moniteur*» de l'Assemblée le texte du décret commençant par : «La Wallonie adopte le coq rouge sur fond jaune, cravaté aux couleurs nationales belges». Il charge Pierre Paulus de dessiner le drapeau.

Au seuil des années septante, alors que l'État belge a déjà entamé sa mue institutionnelle, le drapeau wallon ne bénéficie encore que d'une reconnaissance aléatoire, l'Assemblée wallonne d'avant 1914 n'ayant pas de caractère officiel. Il doit attendre le 20 juillet 1975 pour être reconnu officiellement par le conseil de la Communauté culturelle française. Le fait régional ayant fini par s'inscrire dans le paysage politique belge, le coq de Paulus est choisi par le gouvernement wallon comme emblème de la Région le 23 juillet 1998.

*PROMENADE N° 3: QUARTIERS DU BIÉREAU
ET DES BRUYÈRES*



Vous commencez la promenade sur la place Polyvalente couvertes de vieux pavés. Depuis cette aire de stationnement, vous contournez par derrière la belle ferme du Biéreau, à l'origine «beau regard» pour la superbe vue qui s'étendait depuis la ferme vers le hameau de Blocry et la vallée de la Malaise. En contournant la ferme par le petit parc, passez la porte de l'autre côté de la façade arrière. Du côté gauche, la petite marre voit encore nager quelques oies ou canards lorsqu'elle est pleine. À la droite de ce petit passage, après avoir observé la cour intérieure rectangulaire de la ferme, vous entrez dans la scavée du Biéreau, petit chemin creusé, entourée d'arbres et d'arbustes dont le déterminé «scavée» est typique de la région.

PLACE POLYVALENTE

La «place Polyvalente» est une aire de stationnement desservant la ferme du Biéreau, les écoles (Collège du Biéreau et Lycée Martin V) et «Infor-logement» (devenu entre-temps un ensemble de bureaux de l'Administration des services techniques de l'Université). Il s'agit d'une simple désignation technique passée dans l'usage.



BIÉREAU

Comme le montre la mention la plus ancienne (Bearewart, en 1272), Biéreau, en wallon Bièrô, est à l'origine «beau reward», c'est-à-dire «beau regard». Ce nom laudatif équivaut à «belle vue» et évoque le superbe panorama qui s'étendait devant la ferme, vers le hameau de Blocry et la vallée de la Malaise.

Ce type toponymique «Beau-Regard» est bien connu en Wallonie. La «ferme de Biéreau», ainsi que plus de 110 hectares de terres et bois s'étendant sur le plateau entre la Baraque, Blocry et les Bruyères, a été propriété de l'abbaye de Florival jusqu'en 1798. Actuellement, cette ferme est en cours de restauration pour devenir un centre musical.



Une vingtaine de mètres à l'intérieur de la scavée, montez les petits escaliers sur votre gauche. Continuez tout droit, traversez le sentier du Biéreau. Plus loin, à gauche, montez l'avenue de l'Espinette. À droite, traversez les parkings qui vous mènent jusqu'au bois de Florival.



AVENUE DE L'ESPINETTE

Le wallon *èspinète* est un diminutif de *spène* «épine», issu du latin *spina* au moyen du suffixe diminutif *-itta*. Il signifie «petite épine» ou «buisson épineux», sens qui est à l'origine du toponyme.

Tirant argument du fait qu'à Uccle et Rhode-Saint-Genèse, deux lieux portent le nom de *Grote Hut* et *Kleine Hut* en néerlandais, et *Grande Espinette* et *Petite Espinette* en français, A. Carnoy croit que le mot *espinette* s'employait au sens de «petite cabane» en Wallonie. Les collectes des dialectologues wallons ne confirment pas cette hypothèse.



FLORIVAL

Le «bois de Florival» mène auquel on accède par le chemin du même nom fait allusion à l'abbaye de Florival, à Archennes, à laquelle appartenaient les terres de Louvain-la-Neuve.

La date de la fondation de l'abbaye de Florival (Archennes, commune de Grez) reste incertaine. Il semble bien que l'existence d'un monastère bénédictin à la fin du XI^e siècle relève de la légende. Une communauté monastique ou de pieuses femmes (*religiosae mulieres*) existant vers les années 1210-1214 se rattacha à l'Ordre de Cîteaux en 1218-1219. La fondation fut l'œuvre d'un boucher de Tirlemont, Barthélemy de Vleeshouwer, père de la bienheureuse Béatrice de Nazareth.



Avant l'entrée du bois sur la gauche, au centre d'une petite place ronde, une paisible vierge à l'enfant accueille le promeneur. Asseyez-vous, restez à l'écoute, vous pourrez y écouter les chants des oiseaux et la végétation murmurer au gré du vent. Traversez le bois par le chemin pentu et sinueux, vous déboucherez sur le chemin de la Serpentine. Plus loin, à votre droite, le terrain d'aventures, espace de jeux et de fabrication de cabanes pour enfants, abrite des chèvres, des poules, des lapins, des ânes, des moutons... Approchez-vous, vous aurez peut-être la chance d'en apercevoir quelques-uns.

Potale de la vierge, par Jean WILLIAME (1981)

Cette sculpture de la vierge à l'enfant en pierre bleue dressée habite le petit bois de Florival depuis près de vingt ans... L'artiste a selon sa coutume travaillé à l'intégration des sculptures dans l'architecture.



LA SERPENTINE

«La Serpentine» rappelle la configuration sinueuse et étroite du chemin.

«La Serpentine» rappelle la configuration sinueuse et étroite du chemin.

Montez le chemin de la Serpentine, passez le long d'une aile du Lycée Martin V, du nom du pape ayant délivré la bulle de fondation de l'Université de Louvain en 1425. Traversez l'avenue du Ciseau, vous arriverez sur la rue Constantin Meunier, peintre et sculpteur bruxellois inspiré par la vie des travailleurs et particulièrement des mineurs. Au bout de cette rue, la place du Puddleur évoque encore la vie des ouvriers travaillant au puddlage, ancienne technique de fonte de l'acier.



RUE CONSTANTIN MEUNIER

Constantin Meunier, sculpteur et peintre des réalités ouvrières, né à Etterbeek le 12 avril 1831, mort à Ixelles le 4 avril 1905. Enfant cadet d'une famille de six enfants, il perdit son père au cours de sa petite enfance et vécut dès lors dans la gêne. Sensible, souvent mélancolique et de santé fragile, Constantin s'éveilla à l'art durant l'adolescence, notamment grâce à son frère aîné, le graveur Jean-Baptiste Meunier. Son premier contact avec la sculpture fut plutôt décevant, car dans l'atelier de Fraikin où il fut engagé jeune, il fut affecté surtout à des besognes peu créatives. Il se tourna alors vers la peinture à l'âge de vingt-deux ans et travailla dans l'atelier de Navez. Sa rencontre avec le peintre réaliste Charles De Groux (1825-1870) orienta son talent. Il fut d'abord peintre et centra sa création sur les réalités quotidiennes et laborieuses des humbles. Les peintures d'inspiration religieuse des années 1860 constituent comme une parenthèse dans son œuvre (*Enterrement d'un trappiste*, 1860 ; *Saint Étienne*, 1867). Une autre parenthèse dans sa production comprend les œuvres inspirées de l'Espagne ; en effet, en 1882-1883 il entreprend un voyage en Espagne qui inspirera son tableau *Manufacture de tabac à Séville* (1889). Une plongée dans la Wallonie industrielle, en compagnie notamment du littérateur Camille Lemonnier, lui révèle la réalité sociale du monde ouvrier. Il visite, entre autres, les mines du Borinage, les établissements industriels du Hainaut, les ateliers du Val-Saint-Lambert à Seraing, les usines Cockerill et se rend compte des conditions de travail. Ce sont ces visions qu'il rendra avec force dans ses œuvres picturales d'abord (*Hauts fourneaux*, *Charbonnages sous la neige*, *Au Pays noir*), sculpturales ensuite.



C'est que, vers 1885, Meunier s'est orienté vers la sculpture sans abandonner les pinces. Pendant dix ans, à partir de 1886, il va enseigner la peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain tout en travaillant par pièces à son rêve sculptural qu'il concevait comme un vaste monument : *Glorification du travail*. Ayant cessé de peindre vers 1895, il est alors totalement orienté vers la sculpture. C'est à cette époque qu'il produit une série impressionnante de grandes œuvres en bronze (*Le puddleur*, 1886 ; *Le grisou*, groupe, 1888-1889) ou de taille plus réduite (*Le marteleur*, 1890 ; *Le vieux cheval de mine*, 1890 ; *Le tailleur de pierres*, 1898, *Le haleur*, statuette équestre, 1901).

PLACE DU PUDDLEUR

Dans la Wallonie industrielle du XIX^e siècle, beaucoup d'ouvriers se spécialisent dans les métiers liés à l'extraction du charbon ou le travail du fer. Ainsi, le terme «puddleur» désigne l'ouvrier employé au puddlage, opération qui consiste à transformer la fonte en fer en lui faisant perdre son carbone et qui requiert de fortes capacités physiques.



Le puddlage s'apprend sous l'autorité des aînés et nécessite, outre de la force physique, expérience et habileté. Recruté parmi les ouvriers les plus vigoureux et les plus expérimentés de la forge ou des hauts fourneaux, le puddleur est souvent en pleine force de l'âge (vers 35 ans). Toutefois, il n'exerce son métier que pendant dix ans. Au bout de ce terme, il est touché par un vieillissement prématuré de l'organisme dû à l'insalubrité des conditions de travail et à la dureté des tâches. Il est alors contraint d'abandonner sa fonction et d'exercer un autre métier, situé plus bas sur l'échelle sociale (par exemple, manoeuvre). Malgré un salaire relativement élevé, le puddleur participe aux nombreuses grèves afin de revendiquer de meilleures conditions de travail.



Après être descendu par la rue du Puddleur, traversez l'avenue de la Palette, hommage à l'ustensile de travail du peintre. Vous arrivez dans un sous-quartier du quartier des Bruyères récemment construit, situé aux abords du lac de Louvain-la-Neuve. La rue et la place du Perron y accueillent le promeneur par le symbole liégeois de liberté.

PLACE DU PERRON

Qu'est-ce un perron ? Un descriptif sommaire le réduirait sans doute à deux éléments immédiatement visibles : une base à degrés ainsi qu'une colonne. Les philologues s'accordent aujourd'hui sur le fait que le mot perron (*péron* en wallon de Liège) vient du latin *petra*, la pierre, ou plutôt de sa forme augmentative *petronus*. Il désignait donc, par extension, un amas de pierres puis un bloc taillé et enfin une plate-forme de pierre à degrés.

S'agissait-il vraiment d'un perron, même si tout le laisse supposer ? Si c'était le cas, il serait donc apparu tel quel dans la Cité ardente au début du XII^e siècle. Et tel quel, il finit par passer pour l'emblème exclusif de Liège, pour le symbole des libertés traditionnelles de la métropole mosane. Extrapolations hâtives. S'il semble admis qu'il prit corps en premier lieu à Liège et qu'il parvint à s'y maintenir, il connut de nombreuses imitations, et d'abord dans les Bonnes Villes de la principauté. Le perron, symbole de libertés ? Lorsqu'il fit son apparition au cœur du Moyen Âge, il symbolisait le pouvoir seigneurial, qui était à Liège à la fois civil et ecclésiastique. Selon un édit rapporté par le juriconsulte Louvrex, les Liégeois de mauvaise vie se voyaient marquées à la joue par un fer rouge en forme de perron. À Huy, il en allait de même. La pratique devait être assez répandue car le verbe péronniser («*marquer au fer rouge à l'image du perron*») existait en ancien français.

Il en alla autrement à Liège, sa signification symbolique ayant évolué avec l'émergence d'une société civile, avec la montée en puissance d'une bourgeoisie contestant puis réduisant l'autorité de l'évêque et des lignages aristocratiques. Quand cette bourgeoisie établit sa prééminence dans le gouvernement de la Cité, le monument devint l'expression visuelle des franchises communales. C'est à cette époque (vers 1305) qu'il fut juché sur une fontaine publique de la place du Marché. Les sentences scabinales, élaborées (théoriquement) à la suite d'un processus démocratique, ne pouvaient entrer en vigueur qu'après avoir été proclamées à son pied à grands roulements de tambour, devant la foule assemblée.

Depuis le XVIII^e siècle, hormis l'une ou l'autre restauration ponctuelle, le perron a été laissé en paix sur la place du Marché. Il demeure aujourd'hui l'emblème en qui tout Liégeois peut trouver matière à une leçon de mémoire où la défense des libertés, sinon de la Liberté, se combine au maintien d'une conscience identitaire spécifique. La conscience identitaire en question ne peut plus, il est vrai, interpellé qu'une partie du ci-devant pays de Liège, les perrons du Namurois étant disparus depuis belle lurette. Significativement, lorsque au printemps 1913, une partie des cadres politiques wallons entreprit de pourvoir la région d'un emblème en qui elle pourrait se reconnaître, elle préféra le coq au perron car celui-ci semblait trop exclusivement lié au passé de la Cité ardente. Même si la réalité était quelque peu différente, le temps avait fait son œuvre et effacé le souvenir des autres perrons de Wallonie.



Dans son prolongement, la rue du Grand-Hornu témoigne du dynamisme de la Révolution industrielle en Wallonie avec la création d'un site d'exploitation de la houille tel que le Grand Hornu. Au bout de la rue, à droite, prenez une autre «scavée» plus étroite, celle du Point du jour... Elle vous mènera directement au bord du lac et de la Rêverie du Promeneur Solitaire. Prenez à droite, observez l'étrange racine de Camphrier pêchée en mer du Japon il y a 600 ans et sculptée par un artiste contemporain.

RUE DU GRAND-HORNU

Entre Mons et la frontière française s'étend le bassin houiller du Borinage. Au cœur de celui-ci se trouve le site du Grand-Hornu (aujourd'hui entité de Boussu).

Si les débuts de l'exploitation de la houille y datent de la fin du XVIII^e siècle, c'est Henri Degorge qui va en faire un grand domaine charbonnier s'intégrant parfaitement dans la dynamique de la Révolution industrielle de la première moitié du XIX^e siècle.

Dans le premier tiers du XIX^e siècle, Degorge, conformément au paternalisme ambiant, confia à trois architectes successifs, le Lillois François Obin, le Tournaisien Bruno Renard et le Termondois Pierre Cardona, la construction, au milieu des bâtiments d'extraction, d'un ensemble charbonnier de style néo-classique comprenant les bureaux administratifs, la double cour des ateliers, le «château» directorial, une cité d'habitations ouvrières, une école, des espaces publics... Les installations charbonnières sont reliées par une voie ferrée au rivage du canal Mons-Condé. Le site du Grand-Hornu constitue un ensemble architectural à la fois exceptionnel et significatif de son époque où se mêlent harmonieusement la brique, la pierre et le stuc.

L'abandon du site industriel dans les années 1950, avant son sauvetage in extremis, a provoqué bien des destructions. Des



différents puits il ne subsiste que la trace sous la forme de plaques marquant au sol l'emplacement de chacun. Quant aux ateliers, l'outillage a été livré à la mitraille.

Vendues à des particuliers, les maisons ont aujourd'hui perdu leur cachet esthétique marqué tant au niveau des éléments qu'à celui de la couleur jaune ocre les recouvrant autrefois. La cité reste pourtant un exemple unique d'urbanisme fonctionnel du XIX^e siècle.

Grâce à l'architecte Henri Guchez, les deux cours ont été partiellement restaurées dans les années 1970. Aujourd'hui propriété de la province de Hainaut, elles abritent expositions temporaires, salle d'histoire, société de technologies nouvelles et de prospective, ainsi qu'une cafétéria. Restauré, le château Degorge, complété par une construction toute en légèreté, héberge un centre de technologie avancée et un centre de télécommunications.

Classé comme monument et site en 1993, l'ensemble du Grand-Hornu appartient désormais au patrimoine exceptionnel de la Wallonie.

SCAVÉE DU POINT DU JOUR

«Scavée du Point du Jour» a donné son nom à un ancien chemin de campagne qui existait avant la création de Louvain-la-Neuve.



📖 L'expression «*au point du jour*» signifie «à l'aube», dans divers dialectes de Wallonie, et *Point du Jour* est le nom de plusieurs hameaux ou écarts en France et en Wallonie, notamment à Bierges (*Champ du Point du Jour*, à Bousval, à Gosselies, à Ronquières, à Bouillon, etc.). Selon A. Vincent, il a été appliqué, à l'origine, à une maison isolée, à un cabaret, etc. C'est en raison de son caractère traditionnel et pour faire pendant à la «place du Couchant», que ce nom de lieu a été choisi par la Commission de toponymie. Si l'on s'en tient strictement à la signification originelle de *Point du Jour*, il aurait mieux valu donner ce nom à un lieu situé à l'est et non à l'ouest de la place du Couchant.

Racine de Camphrier, par Sofu TESHIGAHARA (1993)

Cette Racine de Camphrier a été pêchée en mer du Japon, sculptée par l'eau, elle l'a encore été par la main de l'artiste Sofu Teshigahara.

RÊVERIE DU PROMENEUR SOLITAIRE

📖 Le tableau *Rêveries du promeneur solitaire* (huile sur toile, 139 x 105 centimètres, fin 1926) met en scène son personnage typique coiffé d'un melon, se promenant le long d'un cours d'eau ; il tourne le dos à un corps nu, sorte de mannequin d'une rigidité cadavérique, voguant dans l'espace. Bien des critiques ont vu dans ce tableau une des allusions les plus claires au suicide de la mère du peintre, qui se noya dans la Sambre en 1912 alors que René entraît à peine dans l'adolescence.

Inévitablement, le nom de cette allée nous ramène à l'œuvre du même nom de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), le philosophe du siècle des Lumières qui inspira sans doute l'intitulé du tableau de Magritte. C'est entre 1776 et 1778, peu de temps avant sa mort, que Rousseau, tournant le dos comme le personnage au chapeau de Magritte, à la société des hommes, cherche l'apaisement après les dernières années tourmentées de sa vie. Ces méditations, *Rêveries du promeneur solitaire*, s'ouvrent par cette phrase désabusée : «Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même». Rousseau se promène dans la campagne voisine de Paris, puis dans celle d'Ermenonville près de Senlis et recouvre la sérénité tout en «herborisant » et en se rappelant ses flâneries le long de lac de Bienné en Suisse et sur l'île Saint-Pierre au milieu du lac, où il séjourna en 1765. Il trouve consolation dans une communion mystique avec la nature et avec Dieu. Le ton des *Rêveries* s'adoucit, l'aigreur s'atténue en laissant place à un chant intérieur qui s'exprime dans des pages qui comptent parmi les plus belles de l'auteur. Par l'exploration du sentiment, par la propension à la confession, par les rapports nouveaux avec la nature, ces méditations ont exercé une énorme influence sur les littérateurs qui ont suivi, notamment sur les écrivains romantiques français (Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, George Sand) et européens (le Goethe des *Souffrances du jeune Werther*).



Prenez le petit chemin le long du quartier des Bruyères, vous arriverez à la place des Peintres, qui mène à la rue Pierre-Joseph Redouté, peintre, aquarelliste et graveur, célèbre pour ses roses. Au coin de cette rue et de la rue des Bruyères, qui a comme source l'ancienne couverture du sol à cet endroit, se trouve la sculpture de Tapta, *Niké ou Projection des forces*, autre exemple de sculpture contemporaine à Louvain-la-Neuve.

PLACE DES PEINTRES

📖 Thème des arts en général. Les toponymes du quartier des Bruyères évoquent tous le thème des arts. C'est dans ce contexte que la principale voirie permettant l'accès aux différents lotissements a été baptisée «avenue des Arts» et qu'une place porte le nom générique de «place des Peintres».



RUE PIERRE-JOSEPH REDOUTÉ

📖 Pierre-Joseph Redouté (1759-1840), peintre, aquarelliste et graveur, reste inégalé dans l'illustration botanique. Le procédé de la gravure au pointillé qu'il maîtrise à la perfection lui a permis de rendre les gradations les plus délicates des couleurs et des modelés. Il collabore aussi aux meilleurs ouvrages de botanique de son temps (il participe à la collection des Velins, il publie *Les Liliacées* [1802-1816] en même temps que le *Jardin de Malmaison* [1803-1805], *Les Roses* [1817-1824], *Choix des plus belles fleurs et des plus beaux fruits* [1827-1833]).

En 1824, il succède à Van Spaendonck comme *Maître de dessins* au Museum d'histoire naturelle. Il doit donner chaque année des leçons publiques de dessin, ce qu'il fera jusqu'à sa mort. Il fut le professeur des impératrices Joséphine de Beauharnais, à qui il resta fidèle, et Marie-Louise, de la reine des Français Marie-Amélie et de sa fille, Louise-Marie, reine des Belges à qui est dédié le *Choix de soixante roses*, en 1836. Il meurt à Paris le 19 juin 1840 dans les chagrins (deux de ses enfants sont décédés) et les soucis financiers. Il est enterré au Père-Lachaise.



Niké ou Projection de forces, par Tapta (WIERUZ-KOWALSKI) (1988)

Cet hommage à la victoire de Samothrace est une sculpture semi-rigide en néoprène (caoutchouc de synthèse de 5 cm d'épaisseur). À travers la simplification des volumes, l'artiste cherche la puissance du mouvement arrêté par l'accentuation de la torsion, l'épuration des volumes et la propulsion vers l'avant.

RUE DES BRUYÈRES

📖 La rue des Bruyères doit son nom à un lieudit ancien qui a comme source la couverture du sol à cet endroit. En 1632, la seigneurie d'Ottignies comptait 200 bonniers de bruyères, mais en 1856, il n'en restait déjà plus que 54 ares. Les bruyères présentes à ces endroits devaient leur origine au défrichement d'une lande. D'après J. Martin, ce hameau est récent ; il occupait le sommet d'un petit plateau à l'est-sud-est d'Ottignies (ouest-sud-ouest de Louvain-la-Neuve) et se prolongeait sur le territoire de Mont-Saint-Guibert. À partir du XIX^e siècle, les documents de géographes mentionnent «hameau des Bruyères», mais ce composé n'a jamais eu d'existence réelle.





À une cinquantaine de mètres, à droite, prenez la rue du Buret, ensuite à gauche, de nouveau l'avenue du Ciseau. Empruntez à droite la passerelle au dessus de la voie de chemin de fer. Vous traverserez une série de rues aux noms inspirés de régions et d'habitants de Wallonie : après la voie du Roman Pays, en passant par la rue de la Neuville, vous croiserez la voie des Gaumais, la voie des Hesbignons, la rampe des Ardençais pour arriver à la place des Brabançons et enfin la place et la rue des Wallons. À droite, en remontant la place des Wallons, le Mur du Marché, réalisé par les élèves de 4^e secondaire de l'option art du Lycée Martin V en 1987, rappelle le marché hebdomadaire de Louvain-la-Neuve, ses caisses et ses présentoirs.



RUE DU BURET

📖 D'après J. Martin, un certain Monsieur de Mont de Buret, seigneur de Mousty, aurait peut-être été le propriétaire de ce bois. Cet anthroponyme a peut-être pour origine *Buret*, le nom d'un hameau de la commune de Tavigny (arrondissement de Bastogne), lui-même dérivé de *Bæur*, nom d'un hameau de la même commune.

VOIE DU ROMAN PAYS

📖 La «voie du Roman Pays» évoque le Brabant wallon. L'orthographe actuelle a été préférée à l'ancienne graphie «Roman País». Le «Roman país» désigne, sous l'Ancien Régime, la partie wallonne du duché de Brabant, qui réunit en une circonscription administrative commune, tous ses territoires romans. Né précisément du rassemblement des possessions romanes du duc de Brabant, le Roman pays tient sa limite nord des invasions germaniques du V^e siècle, qui sont à l'origine de la frontière linguistique. Avec l'affaiblissement du pouvoir central, le morcellement de l'Empire carolingien qui s'opère de la seconde moitié du VIII^e au X^e siècle conduit, dans le sud du Pays de Brabant («*Pagus Bracbatensis*»), à la formation des comtés de Louvain et de Bruxelles. Du X^e au XII^e siècle se constituent bientôt des principautés territoriales qui donneront naissance aux anciennes provinces de nos régions : Flandre, Hainaut, Brabant, Limbourg, Namur, Liège et Luxembourg.



Dans ce contexte, l'unification territoriale du Brabant s'opère sous la conduite des comtes de Louvain. Après avoir réuni par mariage les comtés de Bruxelles et de Louvain, ils s'efforcent d'agréger à ce domaine thiois une frange wallonne au sud de leur domaine. Ils y parviennent en devenant avoués (protecteurs) des abbayes de Nivelles, Gembloux et Villers, et grâce à leur avouerie sur l'abbaye d'Affligem, qui compte parmi les plus gros propriétaires fonciers de la région (la cense du Biéreau, à Louvain-la-Neuve, était au XVIII^e siècle une possession de l'abbaye de Florival, elle-même création de l'abbaye d'Affligem). Exercée au nom du souverain par son représentant, le duc ou le comte, l'avouerie sert en fait, en raison de la quasi-disparition du pouvoir central, les intérêts de ce dernier et lui permet d'exercer le pouvoir politique sur les possessions, souvent considérables, des abbayes dont il est l'avoué. À l'est du Brabant, les ducs s'efforcent d'accroître leur domaine au détriment des Liégeois : la seigneurie de Jodoigne est acquise en 1184 ; la seigneurie de Grez est annexée après 1100 ; Hannut et ses environs passent sous l'autorité ducale en 1213. Les limites méridionales du duché de Brabant sont désormais fixées et ne changeront plus guère jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Du point de vue historique, le Roman Pays de Brabant préfigure l'actuelle province du Brabant wallon, qui, depuis la révision constitutionnelle de 1993, coïncide en fait avec l'arrondissement de Nivelles (dans la pratique, la «jeune province» n'existe que depuis le 1^{er} janvier 1995). Par rapport à ce dernier, le Roman Pays offre quelques singularités. Certaines «communes» n'y appartiennent pas : Quenast, Braine-le-Château et Haut-Ittre sont au Hainaut ; Tourinnes-la-Grosse et Beauvechain sont des enclaves liégeoises ; etc. D'autres «communes», par contre, en font partie, qui appartiennent aujourd'hui à la province de Liège (Lincent, Grand-Hallet, Petit-Hallet, etc.), de Namur (Grand-Leez, Gembloux, Corroy-le-Château, etc.) ou du Hainaut (Petit-Rœulx, Hennuyère, Ronquières, etc.). Une première modification des frontières est introduite sous le Régime français : le Roman Pays correspond à un arrondissement du Département de la Dyle, qui diffère cependant quelque peu de l'actuel arrondissement de Nivelles : il comprend le canton d'Hérinnes, mais non ceux de La Hulpe et de Grez, rattachés aux arrondissements de Bruxelles et de Louvain. Une seconde modification intervient sous le Régime hollandais : les cantons d'Hérinnes et de Grez sont supprimés et les localités du Brabant wallon attribuées sous le Régime français aux arrondissements de Bruxelles et de Louvain passent à celui de Nivelles. Les limites de l'arrondissement de Nivelles et, partant, celles de la future province du Brabant wallon, sont dès lors définitivement fixées.

RUE DE LA NEUVILLE



La «place de la Neuville», d'où part la «rue de la Neuville» est à peu près située à l'endroit de l'ancienne «closière» de ce nom, au sud-ouest de la ferme du Biéreau. La Commission de toponymie n'a pas hésité à attribuer ce nom à une place et à une rue du quartier du Biéreau, car outre le rappel d'un ancien lieu-dit, ce toponyme évoque bien l'installation d'une ville nouvelle. Le «passage de la Neuville», autrefois rattaché à la «rue de la Neuville», n'a eu qu'une existence éphémère.

Aujourd'hui, il est incorporé dans la «voie des Gaumais». *Neuville*, du latin *nova villa*, signifie généralement «nouvelle ferme, nouvelle exploitation rurale». Cependant, aucune ferme n'est attestée à cet endroit précis entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, mais on sait que la Neuville couvrait une maison et une tenure dès 1517. Entre les XIV^e et XVII^e siècles, *tenure* avait le sens d'«exploitation rurale, possession dépendant d'un fief». Peut-être *Neuville* fait-il allusion à la «cense de Bierwart» toute proche (cette ferme est également attestée à partir du début du XVI^e siècle).

PLACE DES BRABANÇONS

Le Brabançon est considéré depuis bien avant l'indépendance de la Belgique comme un habitant de la province du Brabant. En 1963, celle-ci a été démantelée en trois arrondissements qui, en 1993, ont donné naissance à la province du Brabant flamand et à la province du Brabant wallon.

Historiquement, la province du Brabant fait partie d'un vaste territoire qui s'étend grosso modo du nord du Hainaut jusqu'au Brabant hollandais. Cette situation va perdurer jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le duché du Brabant ayant alors une extension maximale, depuis la région de Gembloux au sud à Bois-le-Duc au nord, côtoyant ainsi la Meuse. Le régime français décide la création, par substitution au Brabant autrichien, de deux nouveaux départements, celui de la Dyle et celui des deux Nèthes ; ceux-ci donneront le jour, après 1815, aux provinces de Brabant et d'Anvers. Selon Philippe Godding, de ces anciennes entités, le Brabant wallon trouve un rôle qui lui permet d'affirmer son identité sur le plan institutionnel depuis plus de six siècles.



Avec le Hainaut, l'ancienne province de Brabant forme le plateau dénommé hennuyer-brabançon. Dans le nord du Brabant, le paysage revêt l'apparence d'un relief de collines aux versants boisés. En effet, le plateau brabançon a été fortement diséqué par l'action vigoureuse de rivières telles que la Gette, la Dyle, la Senne et leurs nombreux affluents. Dans sa partie occidentale, le plateau brabançon rejoint les collines flamandes et à l'est, le relief est bien marqué par la vallée de la Dyle dont la profondeur, la largeur et la forme en auge présentent ici un aspect original.

D'une façon générale, une importante couche limoneuse couvre la surface du plateau, mais sur les versants, ce limon a été érodé et le sous-sol sablonneux affleure. Dans le centre et le sud du Brabant, l'érosion a été moins puissante et a permis la conservation d'une couche limoneuse plus épaisse. À l'est, le paysage fait d'ailleurs penser à celui de la Hesbaye toute proche. À l'ouest, aux abords de Bruxelles, la forêt de Soignes, d'une superficie de 4.800 hectares, était jadis beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui. À plusieurs endroits, des parties de la forêt ont été aménagées en parcs tels le bois de la Cambre, le parc de Tervueren, la forêt de Meerdael et d'Heverlee.

Ici, comme en Hainaut, les fonds de vallées humides sont le domaine des herbages alors que les bombements d'interfluvies sont occupés par des céréales, des betteraves sucrières, du lin et du maïs. Il y a de nombreuses grosses exploitations et les plus anciennes sont typiques de la région limoneuse : ce sont des constructions en quadrilatère connues sous l'appellation de cense wallonne. Avec l'agglomération bruxelloise, Leuven, Nivelles et l'entité de Wavre-Ottignies-Louvain-la-Neuve constituent les pôles urbains les plus dynamiques qui assurent la bonne santé économique et sociale de l'ensemble de la région brabançonne.

Mur du Marché, par les élèves de 4^e secondaire, option arts plastiques, Lycée Martin V (1987)
Sous la direction d'Anne Dejaifve, les élèves ont réalisé un travail de réflexion autour de l'activité hebdomadaire du marché. Dans un rythme simple, cette grande peinture murale est composée de codes barres, de caisses du marché et de pictogrammes conventionnels.

RUE DES WALLONS



La première attestation écrite que l'on connaisse du mot wallon figure dans les Mémoires de Jean de Haynin rédigés entre 1466 et 1477. Dans un premier temps, le terme wallon est devenu d'usage général parce qu'un bloc de langue romane s'est trouvé, par les aléas de l'histoire, dans un même cadre politique, en regard d'un bloc de langue thioise ou germanique : être wallon, c'est, du point de vue germanique, être de langue romane.

La connotation linguistique peut se doubler d'une signification politique : chez les chroniqueurs de l'époque, le mot wallon permettra de désigner la population romane ou francophone des Pays-Bas méridionaux. On notera que les Liégeois de la Principauté tantôt seront qualifiés de Wallons, tantôt seront distingués des Wallons des Pays-Bas. Progressivement enfin, le terme permettra de distinguer ceux qui parlent un dialecte du Nord — in fine le dialecte wallon au sens strict — par rapport à ceux qui parlent le français de Paris ou un des autres dialectes du domaine d'oïl. Ajoutons que, par extension, le terme wallon sera d'application au sens religieux dans les «Églises wallonnes» pour désigner les calvinistes de langue française, dans les Provinces-Unies ou en Angleterre.

La préhistoire du mot «wallon» remonte au mot germanique *Wal(a)h*, pluriel *Walha*, désignant chez les Germains les habitants des marches celtiques, au sud et à l'ouest des régions qu'ils occupaient. Il semble bien qu'après la romanisation, les Germains, du moins ceux de l'Ouest, continueront à dénommer ainsi les Celtes romanisés et les Gallo-romains habitant le long de la frontière. En quelque sorte, pour eux, la *lingua wallonica* équivaut à la *lingua romana* de la Gaule du Nord. Le mot *walha* désigne l'étranger, qu'il soit Celte ou Romain.

Quant au terme *Wallonie*, si l'on excepte quelques prédécesseurs latins *Wallonia* sans postérité directe, il est de date nettement plus récente puisqu'il a été créé au XIX^e siècle, plus précisément dans la *Revue de Liège* en 1844 par François-Charles-Joseph Grandgagnage. À l'origine, terme de philologues et d'historiens, il ne devra sa popularité qu'au poète Albert Mockel qui lancera en 1886 à Liège la revue symboliste *La Wallonie*. Le sens politique suivra au rythme de la création de l'identité wallonne.



Plus haut sur la rue des Wallons, à droite des escaliers situés devant la bibliothèque et la médiathèque, la fresque *Les baleines publiques* réalisée par Frank Pé témoigne de la vitalité de la création de bande dessinée en Wallonie.

Les baleines publiques, par Franck Pé (1993)

Ces quelques cases de bande dessinée ont été réalisées par Franck Pé pour le Kot BD (kot à projet dont l'objectif est la promotion de la bande dessinée) avec le concours de l'Administration des domaines de l'Université catholique de Louvain et de l'Organe (Comité de gestion des «kots à projet»).



Plus haut encore, la place Galilée et la place des Sciences sont entourées de la Faculté des sciences exactes. Il est intéressant d'observer l'architecture de ces places : la première est en pente et courbe tandis que la deuxième est réalisée en bois et la structure des bâtiments l'entourant sont dessinés d'un subtil mélange de diagonales et de cercles. Au creux de la place Galilée, une fontaine non figurative, réalisée par Jean Williame, rappelle les rondeurs de la place.

Fontaine non figurative, par Jean WILLIAME (1978)

Cette fontaine non figurative en pierre bleue des carrières de Denée pèse douze tonnes. Elle est disposée sur la place comme un caillou poli au creux de la paume.

PLACE GALILÉE

«Place Galilée» célèbre Galileo Galilei (1564-1642), mathématicien et astronome italien, fondateur de la dynamique. L'enseignement livresque et théorique professé à l'Université de Pise le dégoûte d'y achever le cours de ses études ; il quitte la ville quatre ans plus tard en 1585 sans y prendre ses grades. Au lieu de suivre le *curriculum* médical classique, il s'est surtout intéressé aux mathématiques et à la lecture des anciens.

Dès son retour à Florence, Galilée poursuit en toute autonomie ses recherches en physique (centre de gravité et balance hydrostatique) pour lesquelles une habileté manuelle remarquable, qu'il avait cultivée dès son jeune âge, lui permet de concevoir instruments et expériences. Sa nomination de professeur de mathématiques à Padoue en 1592 stabilise une carrière jusque-là chaotique.



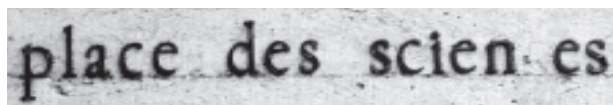
L'une des œuvres les plus connues de Galilée, *Sidereus Nuncius* — le *Messenger céleste* — fut écrite en moins d'une année. Dans cet ouvrage, Galilée décrit la lune, son relief et suggère qu'à l'instar de l'astre de la nuit, la terre reflète elle aussi la lumière du soleil. C'est en filigrane l'affirmation que la terre n'est qu'un astre comme les autres. Cet ensemble de données démontre dans l'esprit de Galilée que le système héliocentrique de Copernic, qui place le soleil au centre du système planétaire, n'exclut nullement qu'autour de chaque planète gravitent à leur tour des satellites. La dernière difficulté soulevée à ses yeux par l'adoption du système de Copernic, à savoir le statut unique de satellite que présentait la lune, est dès lors levée. Ses allusions à la thèse copernicienne précipitent par ailleurs un débat sur les rapports entre la science et la religion. Malgré les tentatives de Galilée pour éviter cette issue fâcheuse, le débat est clos en 1616 par la mise à l'index de l'œuvre de Copernic. Épargné par le décret grâce à ses appuis, Galilée se réfugie dans des travaux sur des sujets tout à fait différents tels que la détermination de la longitude en mer.

Les controverses ne cessent pas pour autant ; les trois comètes de 1618 et surtout les encouragements du futur pape Urbain VIII le poussent à publier *Il Saggiatore* (*L'essayeur*) qui entend réfléchir à la méthode de la science. Galilée y développe l'idée que l'Univers est «écrit mathématiquement» et que c'est par conséquent au moyen des mathématiques qu'il faut le déchiffrer. À peine son protecteur a-t-il accédé à la papauté en 1625 que Galilée propose de publier un ouvrage qui décrirait les différents systèmes du monde. C'est le célèbre *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo, Ptolemaico e Copernico* (*Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde*) qui paraît en 1632. Suite à une nouvelle condamnation, Galilée est contraint d'abjurer le copernicanisme.

La résidence surveillée à laquelle il est contraint ne l'empêche cependant ni de travailler ni de continuer à diffuser ses œuvres. Parmi eux, ses *Discorsi*, qui forment la somme du travail de toute une vie de recherche. Il y rectifie ses premières conclusions sur la chute des corps et démontre que la loi des espaces s'accorde avec l'accélération rapportée au temps écoulé. Ce résultat capital fonde une nouvelle mécanique et la gravitation universelle. Galilée perd la vue en 1637 et, accablé de maux physiques, cesse peu à peu le travail. Il meurt en 1642.

PLACE DES SCIENCES

La «place des Sciences» sert de place centrale pour le quartier des sciences exactes.





Dirigez-vous ensuite vers la la rue du Pont-Neuf qui commence sur la droite de la place Galilée. Longez la place des Paniers, vous arriverez sur la place des Escholiers. Prenez la rue du Collège, passez le long du bâtiment central du Lycée Martin V. Sur la gauche, continuez la rue du Collège entre le Lycée Martin V et le Collège du Biéreau. Longez sur votre gauche l'école maternelle et vous arrivez à la place Polyvalente, départ de votre promenade...

RUE DU PONT-NEUF

«Pont-Neuf» désigne l'ouvrage qui enjambe l'«avenue du Jardin Botanique», auquel conduit la rue du même nom.



PLACE DE L'ESCHOLIER

La «place de l'Escholier» porte un nom archaïque qui fait allusion à l'ancienne tradition universitaire. Ce fut également le titre d'un journal des étudiants francophones de l'Université de Louvain depuis son premier numéro en 1942 jusqu'à sa disparition, après l'année 1962-1963, qui vit sa fusion, toujours sous le titre de *L'Escholier*, avec la revue étudiante *Balisage*.



Du point de vue rédactionnel, *L'Escholier* se voulait la voix et le reflet des préoccupations des étudiants francophones, tout en étant ouvert, du moins à ses débuts, à la problématique wallonne, et peut être défini comme une revue universitaire d'intérêt général. Animé par une équipe d'étudiants qui se recrutaient eux-mêmes d'année en année, *L'Escholier* sut s'attacher le concours de personnalités éminentes du monde académique et susciter la collaboration d'une «élite» d'étudiants dont beaucoup s'illustreront plus tard dans la vie publique ou à l'université. En ce sens il a été un terreau fertile où un grand nombre de jeunes talents ont pu trouver leurs premières racines et une pépinière de cadres pour la société d'après-guerre.

RUE DU COLLÈGE

La «rue du Collège» mène au Collège du Biéreau (école primaire et maternelle) et au Lycée Martin V (école secondaire).



PUBLICATIONS DE LA FONDATION WALLONNE P.-M. ET J.-F. HUMBLET

Verte Voie, 20
B-1348 Louvain-la-Neuve
(010/45 51 22)

SÉRIE ÉTUDES ET DOCUMENTS

1. L'imaginaire wallon dans la bande dessinée, études réunies et publiées par L. COURTOIS. 1991. Épuisé.
2. Images de la Wallonie dans le dessin de presse (1910-1961). Une enquête dans la presse d'action wallonne, sous la dir. de L. COURTOIS et J. PIROTTE. 1993. Fr. 890.
3. Les noms de rue de Louvain-la-Neuve. Une ville nouvelle en Wallonie : modernité et enracinement, sous la dir. de L. COURTOIS, avec la coll. de I. LEJEUNE, J.-M. PIERRET et J. PIROTTE, 1993. Fr. 990.
4. Du régional à l'universel. L'imaginaire wallon dans la bande dessinée, sous la dir. de J. PIROTTE, avec la coll. de L. COURTOIS et A. PIROTTE, avec le concours de J.-L. TILLEUIL, 1999. Fr. 1190.

SÉRIE RECHERCHES

1. L'imaginaire wallon. Jalons pour une identité qui se construit, sous la dir. de L. COURTOIS et J. PIROTTE. 1994. Fr. 670.
 2. Entre toponymie et utopie. Les lieux de la mémoire wallonne, sous la dir. de L. COURTOIS et J. PIROTTE. 1999. Fr. 670.
- H-S. Hommage à Jean-Émile Humblet pour ses 80 ans, hommage édité par L. COURTOIS et J. PIROTTE. 2000. Sur demande.

SÉRIE DOSSIERS PÉDAGOGIQUES

1. Les noms de rue de Louvain-la-Neuve. Dossier pédagogique, par C. SAPPPIA, avec la coll. de L. COURTOIS et J. PIROTTE, 2000. Fr. 500.
2. Du régional à l'universel. L'imaginaire wallon dans la bande dessinée. Dossier pédagogique, par C. SAPPPIA, avec la coll. de L. COURTOIS et J. PIROTTE, 1993. Fr. 800.